

@

Francis de CROISSET

LE DRAGON BLESSÉ

Le dragon blessé

à partir de :

LE DRAGON BLESSÉ

par Francis de CROISSET (1877-1937)

Grasset, Paris, 1936, pages 1-240 de 271.
[Seules les pages concernant la Chine sont éditées.]

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mai 2015

TABLE DES MATIÈRES

CANTON

Premières impressions — Une ville communiste — Un dîner cantonais — Les sampangs.

MACAO

Un Monte-Carlo d'Extrême-Orient.

SHANG-HAÏ

La Tour de Babel — Jouvence — Théâtre chinois — Un dancing.

NANKIN

Où est-ce ?

IMPRESSIONS DE PÉKIN

Mon coolie — Jean-Pierre — Les boys — Les curios — Pèlerinage — Envoûtement — Week-end — Euphorie — Tribulations d'une Américaine en Chine — Autres tribulations : East is east — Temples — Le Conservatoire — Philosophie d'un ma-foo — Monsieur Pu-Yi — La dernière journée.

MANDCHUKUO

Vers Moukden — Moukden — La société — Une promenade — Nos missionnaires — Protocole.

HSIN-KING

La nouvelle cité impériale — Kan-Teh.

Le dragon blessé

À

M. ABEL BONNARD

CANTON

@

Premières impressions

Depuis près d'un mois nous voguons vent arrière, sans autre brise que le souffle agressif des ventilateurs. Ils ne répandent point de fraîcheur mais, comme l'on agite une eau vaseuse, ils remuent l'air torride qui, depuis Aden, nous englué.

Je suis le seul que la chaleur distraie : ses effets sont si mystérieux ! Il n'y avait pas un insecte à bord quand nous avons quitté Ceylan : brusquement, ils pullulent. Cet air lourd, opaque, agglutiné, inhumain et qui nous terrasse éveille des milliers de germes, fait éclore des vies obscures. D'où viennent ces fourmis rouges qui fraternellement partagent à présent mon petit-déjeuner ? Et ces cancrelats que j'apprécie moins et que je découvre chaque matin dans ma baignoire ? Et ce papillon éperdu qui, un beau soir, s'est mis à voler autour de ma lampe, alors que nous sommes depuis six jours en pleine mer ? Comment est-il né, venu là ?

La nuit, la mer luisante est pleine de phosphore. Un poisson volant, par mon hublot a sauté dans la cabine. Je l'ai pris avec quelque appréhension et rejeté à la mer. Depuis, j'ai au doigt une rougeur qui me démange : je me demande si c'est le poisson ou un moustique.

Quand, ne pouvant m'assoupir, j'erre sur le pont, les visages des dormeurs me révèlent tout ce que la lumière du jour me cachait. Quelle vérité que le sommeil ! L'âme apparaît, le fond de l'âme, candide chez les uns, féroce, haineux, bas chez les autres. Rien ne surveille plus l'expression des figures. Certaines font presque peur. Une femme jeune encore et qui, il y a une heure, était jolie, dort, le visage délabré. L'amertume de toute une vie ratée pend dans les plis de ses lèvres. Et cette autre qui avant dîner était charmante ! Comme elle a tort de dormir la bouche ouverte. Mais deux jeunes filles sont délicieuses Elles

Le dragon blessé

dorment repliées dans des poses d'enfants. L'une d'elles a renversé sa tête sur son fauteuil comme sur une épaule, l'autre repose sur ses deux mains jointes, jointes comme pour une prière. Tout à côté, un gros jeune homme serre étroitement entre ses bras son oreiller. Il murmure de temps en temps un nom que je m'efforce de ne pas entendre et qui au reste ne m'apprendrait rien.

Je ne devrais pas être éveillé. Je me sens indiscret.

*

Je quitte le bateau à Hong-Kong et m'y installe.

J'aime cette ville enveloppée de monts arrondis et chevelus, ses faubourgs qui sont des îles et que des ferry-boats relient l'un à l'autre. Surtout la baie me captive. Elle n'ajoute pas à Hong-Kong un visage nouveau, elle est son visage à fleur d'eau. Elle n'offre pas deux ou trois plans comme les golfes de Palerme ou de Naples, mais huit, dix plans successifs qui, selon l'heure, changent de couleur et presque de forme. La nuit, ourlant sa baie d'un collier de perles lumineuses, Hong-Kong allumé donne la réplique aux étoiles.

Hong-Kong, qui est anglais, demeure profondément chinois. Chaque matin, j'y découvre la Chine. Fuyant les magasins modernes, les buildings, je passe mes journées dans ses rues tortueuses, éclatantes et sordides, pavoisées d'enseignes, brillantes de devises où dansent, tracées d'un pinceau noir ou or, les énigmatiques lettres chinoises.

J'habite une villa escarpée, perchée à flanc de coteau comme une chèvre. Une chaise attelée de deux coureurs me descend à la ville. Je ne peux m'habituer ni à leur souffle rauque, ni à leurs crachats et je les crois tuberculeux. Mais tout le long du chemin sinueux les Chinois rencontrés crachent aussi et la poussière est telle que je finis par cracher moi-même ce qui, au lieu de me rassurer, m'inquiète.

*

Hong-Kong n'est qu'à une journée de bateau de Canton. Je m'embarque ce matin-là de fort bonne heure.

Le dragon blessé

— Temps moins chaud, m'avait dit mon boy en me réveillant.
Pluie.

Est-ce vraiment de la pluie ces myriades d'étincelles qui, sur le pont, s'éteignent en tombant ?

Gonflé par la crue, le Si-Kiang, entre des rives souvent invisibles et toujours brouillées, roule d'interminables flots bilieux. Je regarde cette immense nappe qui, de l'ocre au citron, est inlassablement jaune.

Une fiévreuse odeur monte que je respire malgré ma cigarette. J'essaie de lire, il fait trop chaud. Enfin, je m'endors.

À peine réveillé, je constate que nous approchons de Canton. L'eau rétrécie s'anime et peu à peu j'ai l'impression non plus d'un fleuve, mais d'un boulevard d'eau, tant la grande avenue liquide est maintenant encombrée. Des milliers de jonques, leurs mâts de fibre au garde-à-vous, bordent les deux rives entre lesquelles vont et viennent des barques, des canots, des voiliers, des petits vapeurs, des chalands. Parfois, une jonque antique en forme de galère embellit le fleuve de sa noble proue chamarrée.

Sur tout cela s'affairent des corps cuivrés et à demi-nus, des blouses bleu pastel ou bleu noir, des haillons, des cottes couleur lavande, quelques robes noires ou vert jade dans un flot de robes claires, mais l'ensemble reste bleu, la couleur de la plèbe chinoise : la couleur républicaine.

Les premières maisons apparaissent et les premiers canaux.

— C'est dans ces canaux que les bateaux se réfugient en cas de typhon, m'explique mon obligeante voisine.

C'est une dame entre deux âges, une commerçante de Hong-Kong. Elle parle un anglais un peu rauque avec un accent portugais. Sans doute a-t-elle une aïeule chinoise, une ou plusieurs ? Chaque visage sur ce bateau, est un puzzle ethnique.

Je lui demande :

Le dragon blessé

— À Hong-Kong, les typhons sont d'une violence extraordinaire, n'est-ce pas ?

— C'est horrible. Il faut avoir vu cela pour y croire. L'un des plus atroces a sévi il y a quelques années. J'étais bien jeune, mais aujourd'hui encore je ne puis en parler sans effroi. Vous connaissez le Palace, qui est à sept minutes à pied du port ? Eh bien, en une seconde, le typhon a transporté dans le hall de l'hôtel un cuirassé qui mouillait dans la baie. Mais si vous racontez cela en Europe, on ne vous croira pas.

Cependant le bateau accoste. Je débarque. Un jeune homme m'attend.

— Je suis le vice-consul, me dit-il. Mon patron est précisément à Hong-Kong. Les officiers de la canonnière vous offrent l'hospitalité. Et si vous avez faim...

— J'ai déjeuné, dis-je. Ce que je voudrais, c'est une douche. De ma vie, je n'ai eu plus chaud.

De la douche coule une eau tiède, aune et pleine de relents. Les moustiques humides de fly-tox sont sans doute mithridatisés car ils se mettent à voler avec leur insistant petit bruit de fièvre. Piqué à la joue et au poignet, je me rhabille à la hâte et sors.

Une ville communiste

Le « shameen » allonge entre deux canaux une étroite presqu'île où chaque nation a son quartier. Des fils de fer barbelés le protègent et un canon inoffensif. La police est presque exclusivement composée de Russes blancs. Des canonnières françaises, anglaises, américaines, amarrées à la rive, constituent une garde plus efficace.

L'on sort de la concession par des ponts à escaliers et une manière de grille de prison que gardent, baïonnette au canon, deux factionnaires : l'impression de se trouver dans un vaste préau.

Le dragon blessé

— Il y a des Européens qui habitent ici depuis vingt ans, m'affirme le jeune vice-consul. Ils s'en accommodent. Nous avons un golf à quelques kilomètres, plusieurs tennis et l'on se reçoit de nation à nation. Les Allemands habitent dans Canton même, ils y ont presque un quartier à eux. Voulez-vous que nous visitions la ville tout de suite ? me propose-t-il. J'ai mon auto.

Au moment de franchir la grille, le vice-consul m'arrête :

— C'est par là que la concession fut attaquée. Vous voyez ce petit monument ? Ils ont eu le culot de l'ériger à notre nez. L'inscription constitue tout à fois, pour les étrangers que nous sommes, un mensonge et la plus insolente des menaces. Mais il n'y a rien à faire.

— Nous pouvons même nous estimer très heureux, car ils ne nous ont pas attaqués depuis longtemps. Voulez-vous me présenter ?

C'est un officier de marine française. Il a une jeune figure creuse où rien de gais yeux bruns.

— Le lieutenant de vaisseau Jacques Durec, un grand ami à moi, dit le vice-consul.

— Si vous êtes libre ce soir, me propose Durec, je vous invite à un petit dîner de copains dans la ville chinoise, à moins que vous ne craigniez les plats un peu extraordinaires.

— Un dîner chinois ! J'en meurs d'envie ! Et surtout, que ce soit extraordinaire : je veux goûter à tout.

— Vous ne savez pas à quoi vous vous engagez, dit Durec en riant.

Nous montons dans l'auto.

La foule du fleuve recommence, mais plus dense encore et comme fermée. Pour la première fois, je vois ce que l'on appelle le grouillement

Le dragon blessé

chinois : un essaim de mouches sur un gâteau et ces mouches-là ne demandent qu'à piquer. Je regarde la foule.

— Quelle manie ont ces hommes de s'habiller en veston et de singer les Américains ! On aime donc tant que cela l'Amérique, ici ? demandai-je.

— On la déteste, répond le vice-consul, mais on la copie.

Partout des rues crasseuses, enchevêtrées, pullulantes, se déversent comme des ruisseaux sales dans de larges avenues modernes, bordées de vastes magasins à l'américaine mais où l'on ne trouverait pas un seul Américain.

— Ne cherchez pas de beaux monuments, me dit Durec. Les temples de la vieille Chine ont été démolis. Il y a tout juste quelque chose là-haut, en dehors de la ville. Au moins, sur cette colline, on peut respirer.

L'auto, à coups de trompe, se fraie un chemin précaire.

— Il faut faire attention, s'excuse Durec : si nous écrasions quelqu'un, on nous écharperait.

— Oui, renchérit le vice-consul, c'est un prétexte qu'ils ne laisseraient pas échapper.

— Ils sont à ce point chauvins ?

— Non, mais ils détestent les étrangers. C'est la manière chinoise d'être nationaliste.

Une sourde hostilité monte de la foule, de tous ces yeux noirs qui nous dévisagent. Les hommes se rangent avec une évidente lenteur. Quelques-uns crachent.

— Des crachats voulus, pensais-je.

Les femmes semblent les plus malveillantes : elles ricanent, le regard mauvais.

Nous gravissons à pied la colline où s'érige, dominant la ville, un vague monument communiste.

Le dragon blessé

— C'est bien laid, dis-je.

— Tout est laid, ici, répond le vice-consul.

Des rires et des murmures fusent : ce sont des groupes de jeunes Chinois, tous en veston, tous portant des lunettes, tous nu-tête et qu'accompagnent de jeunes Chinoises vêtues d'une robe fourreau. Je me retourne irrité : les rires s'accroissent.

— Rien à faire, il n'y a qu'à encaisser, murmure Durec.

D'où je suis, j'aperçois la campagne. Elle m'apparaît comme un désert pierreux. Mais ces pierres incessantes, pressées les unes contre les autres, craquelées et que les racines attaquent sont des tombes. Elles émergent à fleur du sol, pêle-mêle, parmi les cercueils récents jetés là et qui pourrissent. Toute la campagne de Canton est un cimetière. Longtemps j'avais cru que les Chinois avaient le respect des morts : ils n'en ont que la crainte et à la condition qu'il s'agisse de leurs ascendants. Les morts anonymes ne sont plus que de la charogne dont on se débarrasse n'importe où.

— C'est un affreux endroit, déclarai-je.

— Vous ne direz pas cela ce soir, affirme Durec. Après dîner, nous vous mènerons voir les sampangs. C'est autre chose, je vous jure. D'ailleurs, la ville aussi a des coins curieux, je vais vous les montrer.

Nous repartons et, au bord d'un affluent crasseux et du boulevard, l'auto stoppe.

Chaque rue a son commerce ou son métier : la rue des Bijoutiers, des Menuisiers, la rue des Soieries, la rue des Jades : des splendeurs dans d'infâmes écrins.

— C'est là que nous dînerons ce soir, dit Durec en me montrant une ruelle.

Bariolée d'enseignes, elle s'allonge, sordide et magnifique.

Assise à la porte d'une boutique, une grosse ama, en sarong et dont les pantalons laissent voir les pieds nus, se relève pour débarrasser de

Le dragon blessé

l'objet qu'elle vient d'acheter sa jeune maîtresse dont un fourreau moderne moule jusqu'au cou le corps mince et dont la jupe fendue s'ouvre à mi-cuisse.

Une dame passe en chaise : droite dans sa robe à ramages, son visage de porcelaine coiffé d'une nocturne chevelure huilée, elle a l'air, dans son immobilité balancée, d'une petite statue Krang-Si juchée sur un socle peu sûr. Elle détourne les yeux en nous voyant, avec une jolie grimace de mépris.

— La ruelle là-bas, à votre gauche, me renseigne Durec, est la rue des Serpents. Je ne vous ferai pas la blague de vous y mener ce soir, à moins que vous ne teniez essentiellement à manger du cobra. Canton est l'endroit de Chine où l'on accommode avec le plus d'art les choses les plus immangeables.

*

Je me promène dans Canton avec un étudiant chinois.

Encore que prévenu par M. Abel Bonnard dont le livre sur la Chine est devenu mon livre de chevet, je suis atterré. Tout ce pourquoi j'aimais à l'avance cette terre de poètes, de peintres, d'architectes, de sculpteurs est attaqué par ceux-là mêmes qui en ont la garde.

Les derniers sanctuaires, profanés, servent à des garages, à des restaurants, à des boutiques. Un temple a été épargné comme inutilisable : on a résolu de le démolir. Le hasard me fait assister au premier coup de pioche qui, aux applaudissements d'une foule primaire, fait voler les écailles de plâtre rose d'un merveilleux dragon du XIV^e siècle. Des fresques vertes, fraise et jonquille, représentant des oiseaux et des fleurs, sont saccagées au nom du progrès. Un Bouddha d'une matière commune, mais d'un délicat modelé, est crevé sous mes yeux par ces étranges ouvriers qu'anime la passion de détruire. Moi, l'étranger, je suis seul dans cette assistance autochtone à souffrir du sacrilège.

Le dragon blessé

— Il faut abattre ce qui a fait notre malheur, me dit l'étudiant qui, pour avoir passé par l'Amérique, se juge moderne. Mon pays crève de ses superstitions. Vous dites en français : il y a des morts qu'il faut qu'on tue : nous nous y employons.

— Par quoi remplacerez-vous ce que vous démolissez ?

— Par le progrès technique : des chemins de fer, des usines, des avions.

— Et votre foi ?

— Le progrès n'en comporte pas.

— Et vos œuvres d'art ?

— Nous en créerons d'autres et là n'est point l'important.

Un dîner cantonais

À sept heures, escorté de mes deux compagnons, je pénètre dans un salon du restaurant où Jacques Durec et un jeune officier de la marine anglaise nous font accueil.

Des petites soucoupes garnissent la nappe maculée. Devant chaque assiette voisinent des shopsticks, une tasse et un godet.

— Le godet est pour le saké, la tasse pour le thé et les shopsticks... Vous en êtes-vous déjà servi ? me demande le vice-consul.

— Jamais. C'est très compliqué ?

L'un des hôtes nous interrompt :

— Que voulez-vous manger ?

Il déroule une feuille de papier où le menu s'allonge, interminable. Machinalement, je tends la main :

— Voulez-vous me permettre ?

Le dragon blessé

Tout le monde éclate de rire.

— Il faudrait connaître le chinois, remarque Durec.

— Pas trop de choses surprenantes, je suppose ? dit l'officier anglais.

— Au contraire, protestai-je. Dites-lui que je veux un sensationnel menu cantonais.

« Lui », c'est un petit Chinois obèse : deux coups de pinceau pour les yeux, un nez invisible de face, tout cela dans une peau de tambour.

— À vos risques et périls, déclare le vice-consul.

Je m'empare des shopsticks, prends dans une des soucoupes ce que je crois être un légume, réussis à l'atteindre, le soulève : il retombe avec un bruit mou.

— Je crois qu'il vaut mieux utiliser vos doigts, conseille Durec, à moins que vous ne parveniez à m'imiter.

J'y parviens. Ce que je crois être un légume est sucré, fondant et bizarre.

— Quel drôle de légume ! dis-je.

— Ce n'est pas un légume, répond le vice-consul, mais un gros ver blanc qu'on ne trouve que dans les marais. Je ne me rappelle plus son nom.

J'essaie de ne pas avaler, c'est trop tard.

— Il ne faut pas médire de la cuisine chinoise, dit Durec. Elle a été inventée par des poètes. Mais c'est une race qui mange depuis trop longtemps : alors elle a le palais blasé et elle complique.

L'officier anglais qui, dès qu'apparaît un des serviteurs chinois, a l'air d'un géant, verse dans mon gobelet un thé chaud. Je bois : c'est du vin.

— C'est le saké, me dit mon voisin.

— Excellent, affirmai-je en tendant à nouveau mon godet.

Le dragon blessé

Le jeune Anglais qui dévore manie les shopsticks avec une dextérité que j'admire, envieux. Ils ont l'air du prolongement même de sa main. Les bâtonnets deviennent une pince qui ne rate jamais un morceau, si glissant soit-il. Je remarque que le bout des shopsticks ne touche jamais ses lèvres, alors que, pour ne pas la rater, je mords les bâtons lorsque ceux-ci réussissent leur pêche.

Le gros petit maître d'hôtel rentre, portant une soupière dans laquelle il se passe quelque chose. Il la pose sur la table : la soupe, balancée, révèle maintenant des petits corps gélatineux et des herbes.

— Les herbes sont des arêtes molles, me confie Durec.

— Et ce qui ressemble à des méduses ?

— Je ne sais pas, des méduses peut-être...

À présent, les plats se succèdent. Encouragé par le saké, je goûte à tout, enchanté, et même d'un plat auquel personne ne touche.

— Que voulez-vous, proteste l'Anglais, moi j'aime les chiens !

Désespéré, je tends mon gobelet et le vide d'un trait.

— Ah ! il faut que vous preniez de ce plat-là, s'écrie Durec. Il est classique : des ailerons de requins.

— Et de ce plat-ci, insiste le vice-consul : ce sont des nids d'hirondelles et je les crois d'un bon crû. Car vous savez, les nids d'hirondelles ont leurs crûs, comme les vins.

— Qu'est-ce qui leur donne cette saveur ?

— La salive. Les hirondelles de mer humectent leurs nids et c'est avec leur salive qu'elles les cimentent.

Le maître d'hôtel reparait. Tous le regardent. Armé d'un couteau, il porte religieusement une étroite cage de bambou : un petit singe dont la tête émerge y est enfermé. Le cou du singe est solidement maintenu.

— Ah ! non, tout de même, pas ça, s'écrie Durec.

Ayant cru tout d'abord à un cadeau, je demande ce que « ça » veut dire.

Le dragon blessé

— Dame ! explique le vice-consul, vous avez demandé un véritable menu cantonais : l'on est friand ici de ce mets-là !

Horrifié, je demande :

— On mange le singe ?

— Non, sa cervelle. On scalpe la tête avec le couteau que vous voyez, on plonge une cuillère dans la cervelle et on vous la sert toute chaude.

— C'est abominable, dis-je, l'appétit coupé.

Cependant, à l'officier anglais le maître d'hôtel demande en chinois quelque chose.

— Non, pas ça non plus, répond l'Anglais avec violence.

Je m'informe de ce que l'autre « ça » veut dire.

— Une souris.

— Cuite ?

— Non, vivante, mais nouveau-née : le bon ton exige qu'on la croque sans la faire crier.

— Il y a aussi, dit l'un des officiers, le poussin vivant : il n'a pas encore de plumes, on vous le sert dans l'œuf. Il paraît que c'est excellent.

Je me lève, pris d'un vague mal de mer, et demande à voir les sampangs.

En sortant, je dis à Durec :

— Est-ce que les Cantonais mangent tous les jours des choses pareilles ?

— Non, répond-il, le singe coûte trop cher.

Le dragon blessé

Les sampangs

Il y a, à Canton, deux classes de sampangs : les sampangs mobiles et les « baladeurs ».

Les premiers ajoutent à la cité qu'ils prolongent et constituent une véritable ville flottante : c'est la cité du plaisir où vivent et reçoivent des courtisanes et où, le soir, la jeunesse dorée joue, aime et se délasse. La rue liquide circule entre les bateaux plats qui se touchent, alignés aux deux bords des canaux.

Il est rare que des sampangs baladeurs se risquent dans l'élégant quartier des sampangs amarrés. Ils ne s'y aventurent que lorsqu'ils ont l'excuse d'y promener des touristes. C'est que les courtisanes des bateaux immobiles forment l'aristocratie de ce petit monde et ne se prostituent qu'aux Chinois. Tout rapport avec un étranger les mettrait aussitôt à l'index, tandis que les femmes des sampangs errants se donnent à vil prix aux marins et aux soldats des « nations barbares ».

À quelque classe de bateau qu'elle appartienne, aucune de ces demoiselles n'est Cantonaise. À la vérité, l'on ne sait rien de leurs origines, sinon qu'à travers les siècles, de mères en filles, elles vivent et meurent sur les sampangs.

Au bord du canal noyé d'ombre, deux d'entre eux, rangés le long de la Concession, attendent.

Je saute dans le premier sampang. Sous une bâche voûtée comme une cabine de gondole, une vieilleuse brûle. J'aperçois quelques étoffes bariolées d'inscriptions, une petite table et quelque chose qui doit être un lit. Je m'assieds à l'arrière, entre le vice-consul et Durec.

Deux femmes occupent le bateau : une vieille, une très jeune. Debout à l'avant, la vieille plonge une longue perche dans l'eau, s'arc-boute et la barque démarre. L'autre, accroupie sous la bâche, allume le réchaud pour le thé. Deux lourdes boucles d'oreilles d'argent encadrent son visage enfantin. Son petit nez écrasé, sa bouche épaisse, ses pommettes saillantes et ses yeux relevés évoquent le type mongol, mais sa peau

Le dragon blessé

foncée est d'un jaune presque brun. Elle porte des pantalons bouffants qui se rétrécissent aux chevilles et un sarrau de soie sombre.

Durec, qui parle chinois, plaisante avec elle. La petite rit d'un rire rauque.

Le thé prêt, elle se lève et m'offre une tasse.

— Ne buvez pas, souffle Durec.

Le ciel nuageux est sans rayons. Au bout du canal qui, là-bas, tourne, des lumières commencent. Je cherche la petite Chinoise qui a préparé le thé.

— Elle est devant vous, me dit Durec, cachée sous la couverture. Si elles la voyaient, les courtisanes des sampangs réguliers l'insulteraient ou, pire, lui jetteraient des bouteilles.

— Mais l'autre ?

— Oh ! celle-là n'est plus à craindre, elle est vieille, il y a prescription. Tenez ! regardez si c'est curieux.

Je ne vois tout d'abord qu'une féerie de lumières. Elles tremblotent, roses, vertes, jaunes, bleues, au travers de verres de couleur et leurs reflets pointillent l'eau de petits astres polychromes.

Chaque sampang, avec décence, n'expose au premier plan qu'un petit salon tout clinquant de cadres dorés, de glaces et de verroterie. De-ci, de-là, des nattes et des inscriptions sur des soies tendues.

Au deuxième plan, la chambre et le lit s'entrevoient, qu'aux moments opportuns masque un rideau ramage.

Chaque sampang est tenu par deux ou trois courtisanes et le salon, correct, ignore la chambre.

Rien, d'ailleurs, ne donne moins l'impression de l'amour que cette cité qui en vend.

Sur les sampangs, quelques Chinois jouent au mah-jong, en buvant du thé vert ; d'autres fument ou reposent, étendus sur des divans ; nul ne s'occupe des femmes. Immobiles et peintes, assises dans leurs robes diaprées, le buste droit, leurs petites têtes face au canal, elles

Le dragon blessé

semblent oubliées là pour la nuit. L'une d'elles, parfois, bouge lentement pour suivre un client dans la pièce secrète, pour présenter le plateau de thé ou offrir des friandises, mais aussitôt, elle retrouve son immobilité de petite idole complaisante.

Lentement, ma barque glisse le long des sampangs. Au passage, je cherche en vain à surprendre une caresse, un geste tendre, un sourire complice : des servantes, des servantes habillées comme des fleurs.

Voyant qu'ici tous les Chinois portent la robe, je demande à Durec si ce sont les mêmes que nous avons vus en veston cet après-midi.

— Les mêmes, m'apprend-il, mais pour eux, c'est la belle heure : ils retrouvent la vie chinoise. Ici, un complet, même américain, est mal vu et un étranger aurait tort de s'aventurer sur un sampang amarré.

— En somme, dit l'Anglais, depuis peu en Chine, la robe, c'est une manière pour eux de se mettre en habit ?

— Si vous voulez, répond Durec que cette simplification et cette traduction britanniques font sourire.

Le grincement aigu d'aigres orchestres se mêle au cliquetis du mah-jong. Une odeur de jasmin, de rose, de tabac et de sueur rejoint sur l'eau les relents de la vase. L'étrange cité miroite dans un luxe de pacotille qu'ennoblit par instant une soie somptueuse ou la pourpre rutilante d'un laque. Tout cela papillote dans un scintillement qui fascine mes yeux d'occidental, habitués à la rigide lumière moderne. Les petites âmes des veilleuses tremblent dans les globes de couleurs ; des lampes à huile épandent leur douceur lunaire et, dans la brise, des milliers de bougies jettent leurs flammes effrayées.

— Cela ne ressemble à rien, dis-je.

— Cela ressemble, déclare Durec, à un conte des Mille et une Nuits et à la foire de Neuilly.

— Quelle manie ont les Français de tout formuler, murmure le jeune Anglais contrarié.

MACAO

Un Monte-Carlo d'Extrême-Orient

@

Si l'on avoue aux officiels anglais que l'on désire visiter Canton, ils se bornent à vous regarder avec commisération et à murmurer : « Drôle d'idée ! » Mais j'eus tôt fait de m'apercevoir qu'il est préférable de ne point faire mention devant eux de Macao. Ils en parlent comme jadis ils parlaient de Paris : la ville des courtisanes, la Babylone de tous les plaisirs... Naughty ! Naughty ! Paris a bien changé, mais il s'agit de Macao.

Or, sous le contrôle portugais, la cité qu'a illustrée Camoëns a toute licence. Non seulement l'opium, mais le fan-tan, le roi des jeux pour les Célestes, y sont autorisés. Aussi un week-end à Macao est-il le rêve de tous les joueurs, c'est-à-dire de tous les Chinois.

Sachant que je compte y passer une soirée et que je cherche un interprète, un camarade m'a recommandé sa dactylographe. Elle s'appelle Mlle da Fonseca, — tout le monde s'appelle un peu comme cela à Macao, — et désire y revoir son frère, professeur au lycée. Elle n'en a pas souvent l'occasion et l'excursion n'est pas de tout repos. Les bateaux partent à l'heure, mais il n'est point certain qu'ils arrivent, la mer étant infestée de pirates : rien n'a changé depuis [Blasco Ibanez](#).

Il va de soi que tous les passagers ont l'espoir de faire fortune et pour cela emportent quelque argent, dont le plus souvent ils se trouvent délestés au retour, après une nuit au fan-tan. Aussi les pirates s'attaquent-ils plus volontiers aux bateaux optimistes qui font l'aller qu'à ceux plus mélancoliques qui font le retour.

Mlle da Fonseca survient comme la cloche du départ sonne. Bien que née à Macao, cette jeune Portugaise n'en est pas moins Eurasienne, étant par sa mère d'ascendance chinoise. Elle parle quatre langues,

Le dragon blessé

encadre de grosses lunettes d'écaille des yeux magnifiques et poudre de rose un teint de buis.

À peine sommes-nous sortis de la rivière des Perles que le temps change et, sous un brusque orage, le bateau se met à danser.

— Les pirates n'attaquent point par tempête, me dit le commandant. Nous avons de la chance.

Tel ne paraît point être l'avis de Mlle da Fonseca que je ne revois plus qu'à huit heures du soir, c'est-à-dire à l'arrivée. Son frère qui nous attend sur le quai nous emmène dîner dans un petit restaurant chinois dont la seule vue me coupe l'appétit sans m'enlever ma belle humeur.

Macao en effet m'enchanté. C'est une ahurissante et charmante petite ville qui, par quelques églises et maisons portugaises du seizième siècle, se souvient de ses premiers bâtisseurs, mais qui par ailleurs, bariolée, bruyante, encombrée de senteurs et de relents, pue merveilleusement la Chine. Déjà le port m'a conquis. En butte aux pirates et fuyant la mer pleine de crimes, les dernières jonques ont regagné la rive. Leurs mâts se pressent sous un ciel criblé d'étoiles, et les bateaux semblent déserts. Simpliste, j'en conclus que les matelots chinois dorment de bonne heure.

Mais j'apprends par le jeune Fonseca que la plupart passent leurs nuits à jouer. Comme ils appareillent dès l'aube, il arrive que navigant par mer calme ils s'assoupissent. C'est ainsi qu'une jonque armée pourtant d'un canon a été prise la veille sans effusion de sang. Les pirates n'eurent point à massacrer l'équipage qui ronflait : ils se bornèrent à faire passer les marins par dessus bord, ce qui eut pour résultat de les réveiller avant que de les faire dormir pour toujours.

Chaque nuit, appliquée, Macao s'amuse. Le plaisir est son métier. Restaurants, maisons de jeux, dancings, maisons de tolérance, fumeries se succèdent porte à porte. Les gens y affluent, voisinent, entrent, sortent dans un va-et-vient de fourmis. Deux établissements modernes dont l'un possède un cinéma écrasent de leur ampleur la concurrence des petites boîtes sordides. Possédant plusieurs étages, on

Le dragon blessé

y trouve tout à la fois une salle de jeux, un restaurant, un cabaret, un dancing. On dort et fume à tous les étages. Tout cela offre d'ailleurs un aspect débraillé et fort sale, ce que Mlle da Fonseca traduit par ces mots : « N'est-ce pas que c'est bon enfant ? »

C'est dans les vieilles maisons que le jeu est le plus pittoresque. Il y a les joueurs du parterre et les joueurs du balcon : la racaille et le gratin. Les privilégiés sont parqués dans une grande loge et, penchés sur son rebord, descendent au moyen d'une ficelle leur monnaie dans une coupe que lentement vide, trônant à la table du fan-tan, un croupier d'ivoire en robe de sorcier. À côté de la table, un comptoir fonctionne où un expert, assis devant une balance, estime, soupèse, scrute et finalement échange, avec une lenteur qui n'est pas due au scrupule, les objets les plus imprévus.

Tout le monde joue à Macao : la petite fille fardée qui n'est pas une écolière mais une courtisane et qui, entre deux passes, risque le salaire de sa nuit ; le mandarin qui, ayant perdu son argent, joue ses bagues ; la grande dame qui, du balcon, jette dans la coupe des billets qu'elle dédaigne de compter ; le coolie du rickshaw qui, escomptant son pourboire, l'aventure ; le mendiant redressé qui, avec noblesse, ponte le sou qu'il vient d'implorer ; le croupier lui-même qui, à peine relayé, court tenter sa chance au fan-tan voisin, et cette vieille qui, n'ayant plus rien à miser, s'enleva à ma stupeur trois dents en or qu'avec un sourire troué elle joua... et perdit.

Dans la loge du gratin, assis entre Mlle da Fonseca et son frère, je contemple le croupier. Je vois celui-ci saisir au hasard sur la table du fan-tan une poignée de jetons, les englober sous un bol, attendre les mises puis, d'une longue baguette de sourcier, diviser les jetons dont il fait quatre tas.

Je demande pourquoi il reste toujours deux ou trois jetons.

— C'est là-dessus que l'on parie, me dit le jeune Fonseca.

Je fais semblant de comprendre et, saisissant la ficelle, descend une pièce d'argent. La coupe remonte avec deux pièces. Optimiste, je mise

Le dragon blessé

le tout, mais la coupe revient vide. Je n'ai pas cherché à m'expliquer pourquoi la première fois j'ai gagné, l'événement étant trop heureux pour ne pas me sembler naturel. Mais je ne parviens pas à comprendre pourquoi j'ai perdu. M. da Fonseca s'emploie à m'instruire, mais je ne l'écoute pas, n'ayant plus envie de jouer.

Sa sœur, consultant sa montre, me dit :

— J'ai toujours remarqué que c'est le soir, entre dix heures et demie et onze heures moins vingt-cinq que j'ai de la chance, Pouvez-vous me prêter cinq dollars ?

Elle dépose les billets dans la coupe, non sans avoir sorti un fétiche que lui a remis une amie chinoise. Là-dessus, elle fait le signe de la croix. La coupe descend et remonte, la mise doublée.

— Quelle heure est-il ? me demande Mlle da Fonseca, très pâle.

— Onze heures moins vingt-quatre.

— Alors, c'est fini. Partons.

À pied, nous traversons les quartiers réservés. Des lampions multicolores éclairent la rue étroite. Des troupes de petites filles peintes s'amuse dans les ruelles. Des commères maflues, assises dans l'embrasement de leurs maisons basses, sitôt qu'un client survient interrompent la récréation. Alors, avec un air puni, une enfant quitte le groupe rieur.

— Allons au dancing, dis-je, éccœuré.

Il est perché au dernier étage de l'un des établissements modernes. Silencieuses, le buste droit, assises sur des banquettes et adossées au mur, les taxi-girls attendent.

La jeunesse dorée de Macao boit à de petites tables ou, de temps en temps, sortant de la salle voisine, un fumeur, son opium cuvé, les rejoint. La plupart des jeunes gens sont comme da Fonseca d'origine portugaise, mais s'ils ont l'air de Portugais en Chine, ils auraient l'air de Chinois au Portugal.

Le dragon blessé

Tous, même les Chinois, sont en veston et arborent d'énormes lunettes. Seul, assis à une table voisine de la nôtre, un vieux Chinois porte la robe, une exquise robe de soie pâle, avec des ramages ton sur ton. Il contemple de ses yeux plissés la jeunesse qui maintenant danse. Son visage a cette teinte crémeuse qu'offrent certaines potiches antiques et je m'amuse à compter les onze poils qui lui tiennent lieu de moustache et les sept autres fixés à son menton. Il boit à petites gorgées une tasse de thé vert et ses longs doigts brunis par la drogue s'ornent d'ongles démesurés.

L'orchestre philippin attaque un blues.

— Cela ne doit vous rappeler que de très loin New-York ? s'excuse le jeune Fonseca.

— Je ne pensais pas à New-York, répondis-je. Vous y êtes allé ?

— Oh ! il en arrive, s'écrie avec fierté Mlle da Fonseca.

— Et tout ce que je porte vient de là-bas, renchérit son frère. Quelle ville magnifique, quel mouvement, quelle vie ! Ces jeunes étudiants, — il indique un groupe, — en arrivent aussi. Ce sont des boursiers et ils en reviennent avec des idées nouvelles et une âme transformée. Ah ! l'antique Chine, c'est fini.

Le vieux Chinois en robe couleur de perle se lève, sourit légèrement, hausse les épaules et murmure quelques mots que je suis seul à entendre et, sur le moment, à retenir. J'en demande la traduction au jeune Fonseca, qui me regarde surpris.

— Cela veut dire : petit imbécile. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pour rien, dis-je, évasif.

Je prends congé de mes compagnons sous prétexte de regagner l'hôtel. Mais l'insomnie à Macao est contagieuse et après tout il n'est que six heures du matin.

Le dragon blessé

Je hèle un rickshaw et, traversant les quartiers européens qui s'animent, je vais revoir la ville chinoise. À ma surprise, elle est à présent silencieuse. Le quartier réservé lui-même est assoupi et les petites filles doivent dormir enfin. Mon coolie somnolent m'explique dans un vague anglais et avec un reproche dans la voix que le matin à Macao, tout le monde a acquis le droit de se reposer.

Je prends le parti de rentrer à l'hôtel, confus de n'être pas endormi dans une ville qui, chaque jour, se couche au lever du soleil !

SHANG-HAIÏ

@

La tour de Babel

Shang-Haiï, qui est chinois, est beaucoup moins chinois que Hong-Kong qui est anglais. Shang-Haiï est presque américain ; on l'appelle « le New-York de l'Extrême-Orient ». Sa bourse volcanique en une heure tarit des pactoles ou épand des laves d'or ; ses buildings crépitent de machines ou de messages ; son port mugit jour et nuit, ses magasins, ses restaurants pullulent ; ses moovies, ses dancings regorgent. Des journaux, à chaque instant, paraissent en toutes langues. Tout le monde, fébrilement, travaille et tout le monde, fébrilement, s'amuse. Ce n'est pas une ville, c'est une foire — la foire aux nations : quarante-six nations officielles, sans parler des autres. Aussi ne peuvent-elles toutes habiter, si grande soit-elle, la concession internationale, tout d'abord parce que la plupart des riches Chinois y vivent, se sentant mieux protégés par d'autres lois que les leurs.

Les règlements qui régissent Shang-Haiï sont draconiens, mais comme ce qui est interdit dans la ville chinoise est souvent autorisé dans la concession et réciproquement, pour esquiver les rigueurs de la loi, il suffit de changer de quartier.

En principe, les jeux d'argent sont défendus mais, aux courses de chevaux et de lévriers, le pari mutuel est encouragé. Le fan-tan est proscrit, mais l'on se ruine au mah-jong, qui est à la mode. Au reste, il n'est pas de lois humaines qui puissent empêcher un Chinois de jouer. Aussi, à Shang-Haiï, tout le monde, tout le temps, joue à tout. L'on ne s'arrête même pas de jouer lorsque l'on mange. On joue alors au jeu des doigts ; quelqu'un lève deux, quatre ou trois doigts ; il faut qu'instantanément le voisin crie : « Quatre, deux ou trois ! » Ceci est moins simple qu'on ne l'imagine, le geste étant extrêmement rapide. C'est ainsi que certains Chinois se sont ruinés pour avoir trop dîné en ville !

Le dragon blessé

Quand les Célestes ne jouent pas, ils parient et dans ce but font battre tout ce qui est à portée de leurs mains : les chiens, les rats, les cancrelats, les coqs, les scorpions et rien ne se perd parce qu'ils mangent les restes !

C'est de Hong-Kong que les Chinois font venir leurs poissons de combat. Ceux-ci ne sont pas plus longs qu'un petit doigt mais féroces. J'ai encore ce tableau dans l'œil : en robes, des Chinois de tout âge, pressés épaule contre épaule, et contemplant dans le bocal rouge et rose de débris de nageoires, le destin de leurs paris. Le duel ne s'arrête que lorsqu'un des guerriers succombe. Une vingtaine de batailles font un copieux plat de friture.

L'usage de l'opium est également défendu à Shang-Haï mais à la manière dont à New-York, pendant la prohibition, la consommation de l'alcool était interdite.

En effet, ceux-là même qui, parmi les Chinois, édictent les lois contre l'opium, sont les premiers à les enfreindre. Quelle importance ont les lois ? Aucune. La vie elle-même en a si peu. Car les Chinois, qui sont tout ensemble des jouisseurs et des sages, aiment la vie, mais n'y tiennent pas. C'est une aventure trop brève et trop souvent répétée pour en exagérer l'importance. Persuadés qu'ils se sont déjà incarnés des milliers de fois et que des millions d'autres vies les attendent, ils s'installent dans l'existence comme dans une chambre d'auberge qu'ils préfèrent confortable mais à laquelle ils ne s'attachent point. Ils n'ont jamais qu'une âme de passants.

M. Abel Bonnard, dans *Chine* raconte qu'un Français se trouvant dans un hôtel de Pékin avisa un domestique qui, tout en le servant, lisait par-dessus son épaule, avec un intérêt intelligent, le livre que lui-même parcourait. Ayant interrogé le Chinois, il s'aperçut que celui-ci avait poussé ses études assez loin.

— Hé ! quoi, dit-il avec surprise, instruit comme tu l'es, tu fais un métier de domestique ?

— Bah ! répondit l'autre, ce n'est que pour une vie.

Le dragon blessé

Ceci ne les empêche point d'être cupides : il convient de tirer de l'existence non seulement le maximum de distractions et d'agrément, mais encore de profits. Mais ils sont intéressés avec un fonds d'indifférence. La chose essentielle est de ne pas commettre, en offensant les mânes de leurs ancêtres, des actions qui après leur mort compromettraient leurs nombreux avènements. Or, je vous le demande, quel est parmi leurs ancêtres celui qu'indigneraient le jeu ou l'usage de l'opium ? Les lois des vivants s'y opposent mais les Chinois n'ont peur que des morts.

Aussi quand, sur la foi de ses gratte-ciel, Un touriste déclare que Shang-Haï est américain, commet-il une erreur un peu naïve : mais il est vrai que sa vaste concession présente un aspect international. Cette tour de Babel a une annexe : le dortoir, et possède un volapuck : l'américain. Il suffit de quelques mots d'anglais prononcés par le nez pour se comprendre. Le signe de ralliement, c'est le dollar.

C'est lui qui permet à ces filles venues de tous les coins du monde de s'entendre avec ces financiers, ces gangsters, ces marchands, ces réfugiés de tous pays, ces aventuriers de tous poils, ces étudiants de tous climats, ces marins de toutes les mers, ces soldats de toutes les soldes. La puissance du dollar y est telle que Shang-Haï est la seule ville de Chine où un barbare de passage puisse, à peine débarqué, s'offrir une belle Chinoise. Partout ailleurs, un stage est de rigueur dont la décevante longueur dépasse souvent la durée du séjour.

Il y a trois classes de courtisanes chinoises : la première, réservée aux hommes politiques et aux fonctionnaires chinois, — inabordable. La seconde, réservée aux Européens millionnaires, — de moins en moins abordable. La troisième accessible aux fortunes moyennes. Après quoi, il y a une demi-douzaine d'autres classes, mais toutes déclassées et qui vont des dancings de seconde zone aux boîtes à marins ou à soldats.

Sauf au restaurant ou au dancing, où elles ne se distinguent guère des femmes du monde, l'on n'aperçoit point les courtisanes des deux premières classes. Mais la troisième classe est le soir l'amusante parure de Shang-Haï. Vêtues de soies éclatantes et le visage soigneusement

Le dragon blessé

peint, ces dames montent dans leurs élégants rickshaws que borde un collier d'ampoules électriques et, sitôt la nuit, allument. Ainsi éclairées par leur rampe, au trot avisé des coolies, elles passent dans la rue sombre comme de légers météores. Les trotteurs sont dressés. Ils savent à quel moment il convient de ralentir, de tourner ou d'obliquer vers l'autre trottoir et, dévisageant les passants, n'arrêtent qu'à bon escient leur marchandise lumineuse. Sitôt appâté, le client hèle un rickshaw et la voiture rayonnante repart suivie d'une ombre portée.

Jouvence

Dans le hall de l'hôtel Cathy toutes les races du monde s'épongent devant des cocktails ou des whiskies. Seuls les Anglais, qui ne boivent qu'au coucher du soleil, réclament des jus d'oranges ou des « tonics ».

J'attends Edward Tellisson. Les journaux ayant annoncé que je faisais le lendemain une conférence, ma présence lui a été signalée. Comment s'est-il rappelé mon nom ? J'ai déjeuné avec lui quand il était étudiant à Oxford et je l'ai revu quelque temps après son mariage. Je me demande si je le reconnaîtrai : carré d'épaules, la taille fine, j'ai gardé de sa silhouette un souvenir triangulaire. Des yeux bleus dans un visage halé et une manie qu'il avait, étant épris de culture française, de réciter par cœur des vers de Racine avec un accent formidable.

Le boy me remet une carte : A. E. Tellisson.

Quelqu'un le suit qui a l'air de chercher.

— Monsieur de Croisset, n'est-ce pas ?

Je le regarde avec stupeur : c'est mon camarade lui-même, intact. Il a vingt ans. Je n'en crois pas mes yeux :

— Vous êtes Edward Tellisson ?

— Albert Edward Tellisson, rectifie-t-il. Je suis son fils.

Il y a des rencontres qui vous rappellent votre âge...

Le dragon blessé

— « Daddy » a de la dysenterie. The old man en a pour quinze jours d'hôpital. Il m'a chargé de me mettre à votre disposition. Êtes-vous libre ce soir ? Cela vous amuserait-il d'assister à une pièce chinoise ?

— C'est Mei-lan-Fang que j'ai envie de voir, dis-je, mais il n'y a plus de places.

— J'ai donné rendez-vous ici à mon ami Yen. Il m'a promis de m'en rapporter deux et il en trouvera bien une autre.

— Yen ?

— Il parle très bien le français. C'est un poète, un disciple de M. Paul Valéry et un admirateur de M. Paul Claudel. Tenez, le voilà.

Un jeune homme, l'air d'un enfant, s'approche et me salue. Il porte une robe de soie couleur thé et d'énormes lunettes.

— Vous avez les deux fauteuils ? Il nous en faut un troisième, dit Tellisson.

— Toutes les places sont louées, répond Yen, mais on m'a promis de nous caser sur des chaises. J'en demanderai trois, voilà tout.

— Le spectacle commence à huit heures, je suppose ?

— Non, à cinq heures, me dit Yen, mais Mei-lan-Fang ne paraît qu'à six heures et demie dans la grande pièce. Vous avez un éventail ?

— Non. C'est nécessaire ?

— Assez. Il fera très chaud. Je vous en apporterai un. Si, si, cela ne coûte rien, du papier blanc. Nous demanderons à Mei-lan-Fang de vous le signer pendant un entr'acte. Cela vous fera un souvenir.

— Où diable, dis-je, avez-vous appris le français ? C'est inouï ce que vous parlez bien.

M. Yen sourit d'un sourire confus :

Le dragon blessé

— J'ai vécu au quartier latin. Je vous aurais reconnu tout de suite.

— Moi ! A quoi ?

— À vos caricatures.

Je souris, résigné.

— Je vais m'occuper d'avoir une troisième chaise, conclut Yen. À tout à l'heure.

Il me serre la main, se coiffe d'un chapeau de feutre et sort.

— Pourquoi, dis-je, lorsque les Chinois sont en robe, portent-ils des chapeaux européens ? Cela gêne tout. Et votre ami est de sang mêlé, n'est-ce pas ?

— Parce qu'il est grand et qu'il a un nez aquilin ? Vous êtes habitué au type du Sud, mais Yen est du Nord. Là-haut, le type est différent. Devinez son âge.

— Je ne sais pas. Le vôtre : vingt ou vingt-deux ans ?

— Il en a trente-neuf.

— Ce n'est pas possible, dis-je incrédule.

— C'est une question de grain de peau. Tenez, regardez cette dame qui entre : c'est la générale Li. Quel âge lui donnez-vous ?

Deux dames pénétraient dans le hall, toutes deux grandes pour des Chinoises. La plus jeune était vêtue d'un fourreau vert jade qui, fendu, laissait voir une jambe admirable. Ses yeux allongés brillaient son nez fin s'élargissait à peine aux narines et sa petite bouche proéminente semblait s'offrir. Elle traversa le hall où on la saluait à une table sur deux. Elle répondait par une légère inclinaison de tête et un sourire qui avait quinze ans. Un couple d'Anglais l'attendait,

— Dites son âge, vite, sans réfléchir.

— Vingt-cinq ans.

Le dragon blessé

— Quarante-deux. Elle est grand'mère. Sa fille a épousé un prince mandchou. C'est d'ailleurs à Pékin qu'elle habite. Mais vous n'avez rien vu, c'est ce soir que vous aurez lieu d'être stupéfait.

Théâtre chinois

Rien de plus joli qu'un théâtre chinois l'été. La salle n'est pas noire mais blanche de monde, avec des notes vertes, mauves, jonquille, roses : les robes des femmes. Et partout, comme des ailes battantes, des milliers d'éventails remués qui remplacent les ventilateurs.

Bien que le rideau soit levé, j'ai l'impression d'un entr'acte. Bavardant, mangeant des pastèques ou buvant du thé glacé, le public distrait écoute à peine les acteurs qui parlent ou chantent au son d'une musique stridente et d'un orage intermittent : les gongs.

— Ce sont de petits acteurs et la pièce n'est pas bonne, dit Yen. Vous verrez la différence tout à l'heure.

— Le drame que joue Mei-lan-Fang est une légende très vieille, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas à proprement parler un drame, c'est une sorte d'opéra comme toutes nos pièces classiques. Celui-là date de huit cents ou mille ans. Vous savez, les siècles, ici... Faut-il vous résumer l'histoire ?

— Dame ! Sans cela, je ne comprendrai rien.

— Même s'il vous la raconte, déclare Tellisson en riant, je crains que vous ne compreniez pas grand'chose et que vous soyez déçu.

— Tellisson a raison, dit Yen. C'est qu'il y a peu d'action, tout est en nuances et chaque geste est symbolique.

— Expliquez-vous.

Le dragon blessé

— Eh bien, certaines attitudes, un regard, un mouvement de la jambe, une manche qui flotte expriment que le personnage descend de cheval, part pour la guerre, est marié ou amoureux. De sorte que l'intrigue commence avant même que l'acteur ne parle.

— Et le public ordinaire comprend ?

— Les gestes, oui, la langue, pas toujours. C'est une langue archaïque. Mais les légendes, il les connaît par cœur. Et puis, il y a la musique et la danse. Enfin, je vous résume l'histoire : c'est une jeune courtisane très pure...

— Comment ?

Une jeune courtisane très pure, répète Yen, qui ne veut pas épouser l'empereur, lui cède cependant mais, au dernier acte, s'enfuit et se réfugie dans la lune.

— Et puis ?

— C'est à peu près tout.

— Mais quel rôle joue M. Mei-lan-Fang ?

— Chut ! Regardez, dit Yen.

Le rideau, un instant baissé, se relève. Un grand silence s'établit. La scène n'est pas nue comme précédemment, mais ornée d'un décor sommaire et un peu clinquant.

— C'est Mei-lan-Fang. murmure Yen, qui après une tournée en Amérique a importé la mode du décor.

Un cortège paraît : des guerriers aux visages polychromes et tenant une lance à main ; d'autres au masque plâtré ; puis un personnage survient qui gravement s'avance sous un palanquin. Sa somptueuse robe incrustée le revêt d'une rutilante carapace. Un vieillard l'accompagne qui porte, ajustée au menton par un élastique, une barbe de Burgrave faite avec des flocons de laine blanche. L'empereur lève une jambe, puis l'autre et s'assoit à une table rouge et or, une table de prestidigitateur.

Le dragon blessé

— Vous avez vu, me dit Yen, que l'empereur soulevait les jambes comme s'il montait un escalier ? Vous savez ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire qu'il monte un escalier, répondis-je.

— Non, cela signifie qu'il descend de cheval.

La musique se déchaîne, le gong tonne, un frémissement parcourt la salle et une jeune fille paraît qui a l'air d'un papillon. Elle déploie, de ses deux bras tendus, une écharpe arachnéenne. Son corps mince est moulé dans une robe d'argent et, debout sur ses pointes, elle avance à petits sauts rythmés puis, laissant retomber les bras et s'enveloppant de son écharpe, elle croise chastement ses deux mains blanches. Maintenant, sa petite tête pâle est baissée, comme vaincue par sa lourde chevelure compliquée, piquée de hautes épingles précieuses.

— Mei-lan-Fang, dit Yen.

Deux autres jeunes filles surviennent, plus exactement deux garçons habillés en filles et tous trois, déployant leurs voiles, se mettent à danser.

Je demande :

— C'est vraiment Mei-lang-Fang, cette une fille qui a l'air de s'envoler ? C'est vraiment un jeune garçon ?

— Oui, répond Tellisson, mais ce n'est pas un jeune garçon : il a trente-huit ans.

— Ça, par exemple ! Mais...

Écoutez, interrompt Yen. « Elle » va chanter.

Des trilles suraigus, des cris dans l'azur, piaillage éperdu d'oiseaux perchés ; parfois des miaulements langoureux de chatte amoureuse et, martelant la mélodie perçante, le tonnerre triste des gongs.

Le dragon blessé

Le public affolé d'enthousiasme pousse des « Oh ! oh ! » qui me rappellent le « Ollé » espagnol. Le chant s'accroît, monte, hystérique, puis brusquement la crise cesse.

— Vous n'êtes pas trop déçu ? me demande Yen.

— Aucunement, protestai-je. J'ai le tympan perforé, je suis un peu déconcerté mais je trouve cela extraordinaire.

— Une pièce chinoise donne toujours au spectateur européen l'impression d'un film au ralenti. Alors, vous ne vous ennuyez pas, vous êtes sûr ?

— Pas une minute, affirmai-je, sincère. Je comprends que je ne comprends pas, c'est déjà quelque chose, et je tâche de sentir.

— À votre tour, expliquez-vous, dit Yen.

— Eh bien, à travers mon ignorance, j'ai le sentiment que ce théâtre est plein de grandeur. Ce dédain du décor, ce mépris de tout accessoire, cet art dépouillé, c'est très beau et comme c'est simple !

— Simple ! Ah ! ça, non, riposte Tellisson. D'ailleurs, rien n'est simple ici.

— Vous avez raison tous les deux, dit Yen. Nous avons notre simplicité à nous : elle ne serait pas chinoise si elle n'était compliquée.

Cependant, nous traversons la salle pour aller voir Mei-lan-Fang.

Toutes les coulisses se ressemblent : à des milliers de lieues de l'Europe, je me sens soudain chez moi. Le magasin d'accessoires, les décors, les machinistes, puis la loge de Mei-lan-Fang. Elle est blanchie à la chaux. « L'actrice » qui nous reçoit, assise sur une natte, nous attend, car trois tasses de thé vert voisinent sur un plateau. Yen nous sert d'interprète.

Mei-lan-Fang a visité Paris. Il me parle de M. Pierre Laloy et de son remarquable ouvrage sur le théâtre chinois, de Sarah Bernhardt qu'il aurait voulu connaître. Il a un air réservé et timide de jeune fille bien

Le dragon blessé

élevée. Je devais le revoir à déjeuner le lendemain, chez le consul de France : il était en complet veston, méconnaissable.

Je sais qu'il n'ose pas rentrer à Pékin. Il a reçu des lettres de menaces, on veut le « kidnapper », il est riche. À Shanghai, il ne risque rien.

Le régisseur crie quelque chose. C'est sûrement : « En scène pour le trois. »

— Vous avez le temps, me dit Mei-lan-Fang, qui me fait ouvrir un placard : ce sont mes robes et mes bijoux.

— Vous restez pour le troisième acte ? me demande Yen.

— Oui, rien ne me fera manquer le décor de la lune.

Le rideau se relève. Intrigué, je contemple le décor. Il n'est pas sommaire, il est moins et plus que cela : il est abstrait. Un portant glacé de givre, un disque au milieu de la scène » une lumière froide et bleue, c'est tout : la lune...

Au fait, pourquoi pas ?

Un dancing

Au sortir du théâtre, le flot clair du public égaie la rue. Offrant ses rickshaws, le peuple criard des coolies se bouscule. Phares allumés, de luxueuses automobiles américaines klaxonnent, mais il n'y a pas un taxi.

— Vous allez souper avec nous, me dit Tellisson. Il faut que vous voyiez un dancing à Shang-Haï.

Devant le dancing flamboyant, une foule d'autos mêlées à des rickshaws stationnent.

Nous pénétrons dans la salle.

Un élégant maître d'hôtel s'empresse. C'est un Russe blanc qui s'exprime en français.

Le dragon blessé

— Je n'ai plus une table, s'excuse-t-il, mais si vous voulez patienter quelques minutes, vous aurez celle du secrétaire de l'ambassade d'Italie.

— La Pologne va être libre dans une seconde, dit un second maître d'hôtel, un Allemand qui parle anglais.

— Apportez toujours trois chaises en attendant, commande à un serviteur chinois un troisième maître d'hôtel qui a le type égyptien.

Je m'assieds, étourdi par la chaleur mais distrait par le spectacle.

Au son du jazz, des petits Chinois grêles enlacent comme de frêles lianes de solides anglo-saxonnes au tronc robuste. Un athlétique Américain tournoie, baissant la tête pour apercevoir sa danseuse, une menue poupée japonaise dont les coques de la coiffure lui arrivent au plastron. Chaque table est une petite société des nations. Des officiers en civil, des diplomates, des hommes d'affaires, des compradores, des touristes flirtent en toutes langues.

L'orchestre du jazz qui comprend huit musiciens offre huit nationalités, mais tous fraternisant pour chanter, hurlent par le nez des paroles américaines. Le second orchestre, celui des tangos et des valse, le relaie, composé de trois Philippins, d'un nègre et d'un Mexicain. Tout cela transpire dans une brume de tabac, sous une tempête de ventilateurs et sous des projecteurs jaunes et roses.

— Rentrons, mais à pied, dis-je, intoxiqué.

La nuit est brûlante. La rue manque de ventilateurs, mais son silence est apaisant. Les dernières autos ont disparu.

— Comme c'est agréable, cette absence de taxis, dis-je. Est-ce qu'ils sont en grève ?

Mes deux compagnons éclatent de rire.

— Des taxis ? Vous n'en trouverez pas un dans toute la Chine, affirme Tellisson. Les autos de location ne sont que tolérées.

Le dragon blessé

Pour vous en procurer une, il vous faut signer un papier à l'hôtel et c'est au portier que vous paierez votre course.

— Pourquoi ?

— Ah ! voilà, me dit Yen. C'est tout le problème du progrès que vous posez, enfin de ce que vous appelez chez vous le progrès. Partout ici les petits métiers millénaires s'y opposent. Tenez, rien qu'à Shang-Haï, si les taxis étaient autorisés, quatre-vingt mille coolies, du jour au lendemain, seraient sur le pavé. C'est au point qu'à Pékin les premiers tramways ont failli déchaîner la révolution. Je crois, ajoute-t-il, que vous, vous aimerez Pékin comme il faut l'aimer.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Le fait que vous avez aimé notre vieux théâtre chinois. Pékin, — il ne prononce pas Peiping, — c'est tout ce que détestent nos hommes politiques au pouvoir, mais c'est tout ce que nous aimons, nous, les artistes.

NANKIN

@

Où est-ce ?...

Pour se rendre à Pékin l'on ne prend pas le Shang-Haï express. Il ne s'appelle ainsi qu'au cinéma et nous voilà loin hélas ! du train de Marlène Dietrich. Les wagons sont sordides, et tout est suspect : le couvert, le pain, les serviettes et les nappes de papier. L'on reconnaît en s'attablant ce que les convives ont mangé la veille, et déjà ceux-ci devaient être prévenus !

Il faut garer ses pieds car tous les Chinois crachent par terre. Le crachoir est bien là, mais ils visent mal.

Le paysage est monotone. Seule, la perspective d'être attaqués par des bandits cause aux arrêts brusques et non prévus une certaine diversion. Et cette poussière de charbon, et cette poussière tout simplement, et cette odeur grasse et presque solide ! Au bout de vingt-quatre heures, je me sens aussi sale qu'une nappe ! Je n'aurai qu'une journée à passer à Nankin mais suis résolu à y prendre un bain, quoiqu'il arrive.

Me voici à Nankin. Où est-ce ? Où sont les maisons, les boutiques, les usines, les banques, les restaurants, les hôtels, les cinémas, les théâtres, enfin ce qui fait qu'une ville est une ville ? Il n'y a rien de tout cela. Les faubourgs pullulent, mais une fois franchie la porte imposante qui accède à la cité, rien. Les avenues sont grandioses : Nankin est un plan.

Il y a cependant d'admirables monuments : celui du ministère des Affaires étrangères, qui marie avec tant de bonheur l'architecture ancienne à la moderne. Il fait face à une mare où barbotent des canards. Une vache paît et des chèvres broutent devant le ministère de la Guerre. J'ai visité la piscine : elle est splendide, mais il n'y a pas d'eau. Nankin est le projet magnifique d'une capitale mais c'est un projet !

Légations, consulats sont disséminés un peu partout parmi les ronces. Il importait, en effet, de ne pas reconstruire un « quartier des

Le dragon blessé

légations » où les puissances étrangères pussent, en des périodes de trouble affirmer leur solidarité.

Ce ne sont ni les ambassadeurs, ni les ministres plénipotentiaires qui habitent ici, mais leurs sous-ordres. Les chefs de postes ne se pressent point de déserrer leurs princières demeures de Peiping pour les sommaires villas de Nankin.

Les faubourgs loqueteux, pouilleux sont affairés. Ont-ils été rebâti après la destruction de Nankin ? On ne sait. Leur construction de pisé est si vague ! De l'antique Nankin, il ne reste que de la poussière. La ville, à maintes reprises dévastée, fut pour la dernière fois rasée lors de l'insurrection des Taipings. Et les Chinois rasant de près.

De belles montagnes harmonieuses encerclent la cité. Un monument moderne trop bleu, — le bleu est la couleur républicaine, — élève un souvenir à la mémoire du héros des temps nouveaux, Sun Yat Sen.

Voici un bureau de poste. Il est splendide. J'entre : à ma surprise, je trouve des employés derrière chaque guichet et petit à petit, je comprends. Pressé, le gouvernement de la République, ayant débaptisé la ville illustre, Pékin, qui signifie capitale du Nord, n'a pas eu le temps encore de reconstruire Nankin, qui signifie capitale du Sud, mais il était urgent d'en poser le principe. À quoi reconnaît-on une capitale moderne ? s'est-on alors demandé. À ce qu'elle possède, sur un plan grandiosement conçu, des avenues majestueuses, des ministères, des bureaux de poste, des légations, un stade et une piscine. Le reste suivra.

Le reste attend ! Les Chinois construisent dans l'abstrait.

Qu'advient-il de Nankin ? Son principe même m'apparaît bien fragile. Entre les impérialistes du nord et les communistes du sud, sa vie est précaire. Entre Canton, qui est communiste, et Peiping qui se souvient de la gloire de l'empire. Nankin demeure indécis, avec quelque chose d'opportuniste et de provisoire. Un seul lien véritable l'unit au grand port du Sud : l'envie, la haine qu'il porte à l'illustre témoin des grandeurs impériales, Pékin.

IMPRESSIONS DE PÉKIN

@

Mon coolie

Voici deux semaines que, transpirant sous des orages secs ou sous d'ardentes trombes d'eau, j'exerce à Pékin le métier de touriste. Éreinté mais ébloui, j'ai visité la Grande muraille et le tombeau des Mings, les temples des Collines et le temple du Ciel. Je me suis promené dans les jardins du palais d'Été et j'ai vécu dans les palais de la Cité interdite. À présent, j'en ai fini avec le tourisme officiel. Ma paresse qu'aggrave l'été chinois n'a plus rien à se reprocher.

Enfin, je vais pouvoir errer à ma guise, admirer à ma façon, choisir ! À force de vouloir tout visiter, l'on finit par ne plus rien voir.

Ce matin-là, je me réveille tôt : un restant de pensum touristique. Un vent jaune de Mongolie secoue les arbres de l'avenue. De ma fenêtre, j'aperçois à travers la poussière les toits de la Cité violette. Leurs tuiles sont jonquille, safran, parfois d'un or blond attestant qu'à travers les siècles leurs possesseurs impériaux furent les lords du sol et des moissons. Ainsi groupé, ce troupeau de palais offre un grand air nomade.

J'ai survolé hier Pékin en avion. J'ai encore dans les yeux ses prodigieuses perspectives, ses avenues triomphales et les lacs miroitants du Pei-Haï où les lotus fermés percent déjà l'eau bleue de leurs verts calices prometteurs.

Si j'avance sur le balcon, je vois les joueurs de polo. J'ai fait leur connaissance mais refusé leurs invitations, prisonnier de mes devoirs d'explorateur. Grâce à mes jumelles, je reconnais certains camarades. Chaque foulée de leurs poneys sur le ground poussiéreux soulève un nuage ocre. Voici le capitaine X..., un Anglais, le major Z..., un Américain, un lieutenant italien, un attaché à la légation du Brésil, deux jeunes directeurs de banques. Plusieurs d'entre eux n'ont jamais vu

Le dragon blessé

d'autres temples que ceux loués ou achetés par des Européens et qui servent aux villégiatures ou au week-end, mais peut-être en savent-ils plus sur Pékin que moi qui n'ai admiré que ses chefs-d'œuvre.

Par habitude, je me demande : que dois-je visiter aujourd'hui ? La réponse m'éblouit : rien. C'est merveilleux !

Mon rickshaw m'attend. Il me coûte un dollar chinois par jour, — cinq francs. Je distingue mon coureur, tête nue sous le soleil, assis par terre entre les brancards. Il s'appelle Su et quelque chose après que j'ai oublié. Hier soir, ayant dîné dans un restaurant chinois avec un ami qui, comme moi, ne parle que des langues européennes, il nous a servi d'interprète. Il a sorti d'un petit tiroir du rickshaw une robe qu'il a endossée sur son torse nu, un éventail qu'il a déployé et, en une seconde, s'est transformé en grand seigneur. Assis un peu en retrait dans un de ces cabinets particuliers où les serveurs crachent d'une bouche oblique en vous apportant des plats inquiétants, il a indiqué de son ongle poli les mets qu'il estimait souhaitables. Quand il fut assuré que nous n'avions plus besoin de lui, il me demanda dix cents pour aller dîner, me remercia d'un sourire courtois et, en s'éventant de sa longue main fine, sortit avec cette noblesse naturelle à quoi se reconnaît la plus antique race du monde.

À peine suis-je monté dans mon rickshaw, et avant même que j'aie pu lui donner une adresse, par un mystère que je ne cherche pas à m'expliquer, qu'il sait où je compte me rendre. Parfois, il lui arrive d'hésiter mais c'est que j'hésite moi-même. Alors il s'en va lentement, au pas, attendant que je me sois décidé.

Il a été riche quelquefois. Tout dernièrement une opulente étrangère, une veuve, l'ayant trouvé à son goût l'a promu au rang de guide. On le rencontrait alors vêtu, non plus d'un sarrau, mais d'une robe de soie, assis en face de la dame et s'éventant dans une Rolls-Royce.

Son rickshaw est immaculé. Les cuivres étincellent, la capote n'a ni déchirures, ni taches. Il franchit des lieues au trot et crache à peine. Quand je ne l'emploie pas le soir, il se rend aux combats de coqs ou au

Le dragon blessé

théâtre chinois. Entre deux courses, je le retrouve souvent assis entre les brancards et lisant un livre qu'il a tiré du mystérieux tiroir, lequel renferme l'éventail, la robe, un rasoir, un peigne et peut-être une pipe.

Il est sportif et aime son métier. Lorsque passe un rickshaw particulier attelé d'un coureur ingambe, il allonge aussitôt le trot, les reins cambrés, bombant son torse bronzé que la sueur rend luisant et, le rickshaw rival « gratté », il se retourne vainqueur en éclatant d'un rire d'enfant.

Il se nourrit de thé vert, d'une poignée de riz et de petites choses molles et compliquées qu'il tire d'un papier de soie. Sont-ce des légumes, des gâteaux, des mollusques ou des insectes ? Tout est possible.

Il doit être bon. Il a renversé un matin un petit enfant : il s'est arrêté, l'a pris dans ses bras, l'a porté chez le pharmacien et n'est reparti que rassuré. Mais si un chien se met en travers de sa route, il lui donne un coup de pied, de préférence dans le ventre.

Il est honnête. Si un dollar glisse de ma poche dans les coussins du rickschaw, il le retrouve et me le rend. Mais si j'oublie mes cigarettes, il les fume : il considère que c'est un cadeau.

Il est généreux. Quand un mendiant s'approche du rickshaw arrêté, il me dit :

— Moi donner deux cents pour master,

et en mon nom couvre de pourboires les chasseurs d'hôtels.

Il aime les femmes quand elles sont jeunes et les méprise quand elles sont vieilles. Aussi n'admet-il pas cette maison de retraite fondée par des religieuses qui accueille de vieilles Chinoises ne pouvant plus travailler.

— Vieilles femmes, me confie-t-il, pas besoin vivre. Servent plus à rien.

Et comme je lui objecte qu'une telle opinion est inhumaine, il me répond :

— Vieilles femmes toujours méchantes.

Son meilleur ami est un oiseau. Visitant le palais d'Été, qui est à une heure de Pékin, et craignant de ne point trouver de guide, je dis à mon

Le dragon blessé

coolie que je l'emmènerais avec moi. Le lendemain matin, je le trouvai installé à côté du chauffeur, une cage sur ses genoux.

— Canari content, me dit-il. Beaucoup âgé. Chante encore bien.

Mais peut-être que lorsque le canari sera mort de vieillesse, il le fera cuire et le mangera !

Quand passe un tramway il crache de dégoût. Il désapprouve les tramways : c'est la concurrence.

Si je me rends à Pao-Ma-Chang, aux courses de chevaux, voituré par un ami, il me demande :

— Master mettre cinquante cents pour moi sur bon cheval ?

— Et si je perds tes cinquante cents ?

— Master riche, il me les rendra.

Le jour où j'ai quitté Pékin, il m'attendait à la gare avec une rose. Je l'ai remercié, lui ai serré la main et, lui tendant un billet de cinq dollars, Je lui ai dit :

— C'est un petit souvenir. Achète-toi quelque chose avec cela.

Il a refusé en s'écriant :

— Non, master. Moi pas avoir donné rose pour ça.

Mais il a ajouté en tirant un éventail de papier blanc de sa robe :

— Moi faire cadeau éventail. Alors, master peut donner dix dollars.

Jean-Pierre

Je déjeune ce matin chez un camarade anglais, the Hon. Reginald Garner qui, dans la ville tartare, occupe un petit palais mandchou.

Pleuvra-t-il ? Ici la pluie est un drame, elle change les boulevards en bourbiers et transforme les ruelles en ruisseaux, elle contremande les

Le dragon blessé

repas — à tout le moins lorsque l'on a accepté une invitation dans la ville tartare : les coolies s'y enlisent et y abandonnent leurs rickshaws et les autos demeurent en panne, le moteur noyé.

— Pas pluie, beaucoup vent, grande chaleur.

C'est mon boy.

Il s'appelle Jean-Pierre et il est chrétien. Il a une quarantaine d'années. Il est grand, avec un visage osseux, de grosses lunettes sur des petits yeux brillants, des mains soignées et des poignets douteux. Je ne l'entends jamais entrer. Il semble que le seul fait d'avoir un valet chinois huile les portes.

Jean-Pierre parle français et, comme il dit, « mandarin ».

Un ami, sachant que je me rendais en Chine, l'avait engagé pour moi et expédié à Hong-Kong afin de m'attendre au débarqué. Hong-Kong est anglais et chinois, mais comme Jean-Pierre ne parle que « mandarin », c'est-à-dire le chinois de Pékin, il ne comprenait rien à la langue du Sud et comme, d'autre part, il ignore l'anglais, son vague français dans les colonies britanniques demeurait impuissant. Force lui était d'écrire pour se faire comprendre des Chinois qui, de province à province, ne s'entendent point mais se servent d'un même alphabet. Le temps pour Jean-Pierre de dessiner avec art un billet chinois et pour son interlocuteur d'en dessiner la réponse, le temps d'échanger par lettres dansantes les indispensables formules de politesse — laquelle exige au minimum que l'on demande : « Êtes-vous marié ? Combien d'enfants avez-vous ? Quel âge ont-ils ? Avez-vous vos parents ? Quel âge ont-ils ? » et le temps pour l'interlocuteur de dessiner la réponse à ces questions, il y avait de quoi, étant pressé, rendre un saint enragé ; tandis qu'avec l'anglais, je parvenais à me faire à peu près comprendre des chauffeurs, des restaurateurs, des marchands. De sorte que, pendant plus d'un mois, je dus servir d'interprète à mon boy.

Celui-ci professe d'ailleurs un grand mépris pour les Chinois de la côte.

Le dragon blessé

— Eux trop petits, me confie-t-il, ressemblent Japonais. Eux trop malins aussi, moi pas confiance. À Pékin, beaux hommes, honnêtes, grands, parlent chinois savant.

Donc, contemplant ce matin-là le ciel où s'amoncelaient des nuages d'un noir électrique, je dis, sceptique, à Jean-Pierre :

— Il ne pleuvra peut-être pas tout de suite, mais cet après-midi, vers trois heures ?

Jean-Pierre soupire, lève d'un geste las ses longues mains qui tremblent un peu — des mains de fumeur d'opium — et ne répond pas.

Mais je comprends son silence. Il signifie : « Contente-toi du provisoire. Et pourquoi vouloir connaître à dix heures du matin les ennuis qui ne surviendront qu'à trois heures du soir ?... »

— Master mettre costume neuf ? me demande-t-il.

Je me suis, en effet, fait faire à Pékin deux complets de tussor par un protégé de Jean-Pierre. Les deux costumes me coûtent cent soixante-quinze francs.

— Je mettrais, dis-je, l'un des costumes neufs s'ils étaient là.

— Costumes là, avec tailleur.

Je me retourne : c'est vrai. Souriant, le tailleur en longue robe crème est entré sans que je m'en aperçoive et a disposé sur le lit les costumes, ainsi qu'un vieux complet délabré après trois mois de voyage que je lui avais remis comme modèle et dont le pantalon accuse un trou causé par la brûlure d'une cigarette.

Jean-Pierre qui, à Pékin du moins, me sert d'interprète, avait, sur mon ordre, spécifié que le tailleur copiât exactement ce complet. Comme le veston ne possédait qu'une poche intérieure, j'avais demandé que l'on me fît le plus de poches possible, entendant par là deux poches intérieures, deux poches extérieures et une troisième pour le mouchoir, ce qui faisait cinq poches.

Le dragon blessé

J'essaie le veston. Il est parfait, mais il a huit poches, dont deux poches pour deux mouchoirs, et, à droite et à gauche, une double poche superposée. L'effet est désastreux.

- Pourquoi, dis-je horrifié, ce veston a-t-il huit poches ?
- Master commandé plus de poches possible.
- Et pourquoi ce pantalon neuf a-t-il déjà un trou ?
- Master commandé copier exactement vieux complet.

Je m'assieds, découragé.

- C'est bien, dis-je, demande la note.

La note marque cent quatre-vingt-cinq francs, ce qui n'est pas cher, surtout pour deux complets et tant de poches, mais ce qui dépasse de dix francs le prix convenu.

Jean-Pierre, indigné, entame une orageuse discussion avec le tailleur. Au bout de cinq minutes, tous deux s'apaisent.

- Master donner cent quatre-vingts francs, tailleur fera nouveau veston avec cinq poches pour cinquante francs de plus.

J'accepte, résigné ; le tailleur sort. Jean-Pierre, souriant, me demande :

- Master content ?
- Content ? Que vais-je faire des deux vestons à huit poches ? Je ne peux pas les porter.
- Non, me répond Jean-Pierre, en souriant, mais moi même taille que master, master m'en fera cadeau.

Les Boys

Le petit palais de Reginald Garner se compose de trois pavillons et son personnel comprend trois boys, un cuisinier et son aide, un chauffeur, un coolie de rickshaw et deux ma-foo qui soignent ses poneys de polo.

Le dragon blessé

Possédant pour le week-end un temple sur la colline, il y entretient un ménage de jardiniers et tient table ouverte à Pékin : le tout lui coûte quinze cents francs par mois.

Beaucoup d'étrangers qui séjournent à Pékin déclarent que c'est une ville magnifique, en quoi ils ont raison, mais ce qu'ils trouvent magnifique c'est d'y vivre comme des milliardaires pour quinze cents francs par mois.

Reginald Garner a neuf serviteurs, mais ce n'est évidemment là qu'un chiffre officiel.

En effet, l'on ne connaît jamais, en Chine, le nombre de ses domestiques, et il ne faut pas chercher à le connaître. C'est un préjugé européen. Si vous rentrez le soir chez vous, balancé dans votre rickshaw à travers des ruelles silencieuses bordées de murs de pisé que dépassent des arbres mouillés ou poussiéreux, et que saisissant le marteau vous cognez à la porte de laque rouge incrustée de clous de bronze qui donne sur le premier court-yard, c'est souvent un inconnu qui vient vous ouvrir. Il est de bon ton de ne pas s'en étonner : le « number one » a eu sa femme, ou sa mère, ou son fils malade. Inutile de répondre que vous savez qu'il est sorti pour fumer l'opium, ni de vous mettre en colère : ce serait mal reconnaître les services que vous rend cet aimable Chinois qui bénévolement remplace votre maître d'hôtel. Vous pouvez d'ailleurs avoir en lui toute confiance. Sans doute, si vous comptiez offrir ce soir-là à vos amis un verre de Champagne, de whisky ou de gin, ne serez-vous point servi tout de suite parce que votre boy occasionnel ne boit ni Champagne, ni whisky, ni gin. Mais il sait généralement où se trouvent les cigarettes, le thé et les gâteaux parce qu'il aime les gâteaux, les cigarettes et le thé.

Les boys chinois sont honnêtes — honnêtes à la manière chinoise. Ils ne vous volent pas : ils vous taxent. À peine un barbare d'Europe est-il installé à Pékin que les boys connaissent son traitement s'il est fonctionnaire ou officier, ses bénéfices s'il est industriel ou financier, son compte en banque s'il est touriste. Aussitôt le « number one », c'est-à-

Le dragon blessé

dire le premier boy, seul responsable, se charge de suppléer au fisc.

Le capitaine X... et sa femme me racontaient qu'à leur arrivée à Pékin ils avaient sous-loué, dans la ville tartare, la maison du colonel Z... rentré en Europe, la maison et *ipso-facto* les serviteurs. Au bout de huit jours, ils s'effrayèrent de la cherté du livre du number one.

— C'est trop cher, déclarèrent-ils. Il faut changer.

Le premier boy sourit, s'inclina, parut acquiescer mais la semaine suivante le livre du chef comme le sien, à un dollar près, demeurèrent immuables. Le capitaine alors, qui s'était mis au courant des mœurs chinoises, fit comparaître le number one.

— Tu me traites, lui dit-il, comme si j'étais colonel. Je ne touche qu'une solde de capitaine.

— Capitaine touche combien ? demanda le boy.

L'officier dit un chiffre.

— Moi comprendre.

Au bout d'une heure, il revint avec les livres rectifiés et, depuis, ceux-ci furent stabilisés.

Il ne faut jamais s'irriter contre les boys, car aussitôt ils vous méprisent. Ils savent que la colère est une faiblesse et ils se vengeront en ne faisant pas bouillir l'eau du thé. ce qui vous vaudra peut-être une dysenterie, ou en ne lavant pas les légumes, ce qui vous vaudra peut-être le typhus. Il faut les traiter bien et pour cela il faut les comprendre.

Une dame nouvellement arrivée dans une légation avait voulu faire du zèle. Elle jugeait que l'épouse de son prédécesseur dépensait trop. Quelques jours après son installation elle convoqua tout le personnel. Les boys se présentèrent, non pas au complet, mais enfin les serviteurs officiels étaient là : il y en avait treize.

— Où est le cuisinier ? demanda-t-elle.

L'assistance se regarda, indécise.

Le dragon blessé

— Je veux voir le cuisinier, insista la dame.

Un des serviteurs sortit puis la porte s'ouvrit à deux battants. Un vieillard aveugle, comme Œdipe, fit une entrée vacillante, soutenu par deux jeunes garçons : il y avait dix-huit ans qu'il ne faisait plus la cuisine mais il était toujours « le cuisinier ». Indignée, la dame le renvoya comme bouche inutile, selon son expression. Le soir même, — elle avait un grand dîner, — il ne se trouva personne pour le préparer et personne non plus pour le servir : tous les domestiques étaient partis.

Il convient également de ne pas avoir sur la propreté des idées occidentales. Je déjeunais chez une charmante femme dont la table à Pékin est célèbre, et comme je la félicitais de son menu elle me dit :

— Oui, c'est un chef parfait, mais au début je ne l'aimais pas. Maintenant, nous nous entendons.

Et elle se mit à rire.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— Voilà. En venant ici, j'avais encore mes manies françaises et j'exigeais que chez moi tout fût propre, et notamment la cuisine. Au bout de huit jours, je résolus de l'inspecter. Ce que je vis était innommable : les dalles boueuses étaient semées de casseroles, le fourneau était crasseux, des serviettes maculées traînaient ; une horreur. Je me mis en colère et je dis au chef : « Comment peux-tu vivre dans une pareille saleté ? Qu'est-ce que tu fais donc dans ta cuisine ? »

— Moi faire cuisine, répondit-il.

— Eh bien, tu la feras autrement. Si à partir de demain ta cuisine n'est pas aussi propre que le salon, je te chasse.

Je lui disais cela avec appréhension, me confia-t-elle, car véritablement c'est un des meilleurs chefs de Pékin.

Quelque temps après, attendant du monde à déjeuner et voulant faire une dernière recommandation au chef, je m'en fus à la cuisine. À ma satisfaction, je la trouvai d'une propreté reluisante, mais le

Le dragon blessé

fourneau n'était même pas allumé et le chef n'était pas là. Affolée, je demandai au premier boy :

— Où est le chef ?

— Chef dans sa chambre.

Je traversai le court-yard et pénétraï dans la chambre. Le plancher était jonché de casseroles qui mijotaient sur de petits réchauds. Des arêtes de poissons, des débris de graisse traînaient dans des assiettes. Un plat froid attendait sur l'oreiller. L'ensemble était d'une saleté incroyable mais dans un verre à dents une rose s'épanouissait et sur le sol, entre le canard laqué et la tarte, un oiseau chantait dans une cage. Quant au boy, il était accroupi et, avec des shopsticks, goûtait un des plats !

— Qu'est-ce que tu fais là ? m'écriai-je, ahurie.

— Missis recommandé tenir cuisine propre. Alors, moi faire cuisine dans ma chambre : seul moyen que cuisine soit propre.

— Et depuis ? demandai-je en riant.

— Depuis, il continue. Et vous voyez, c'est très bon.

Les curios

Le mot « curios », abrégatif sans doute de curiosités, est usité à travers toute la Chine et s'applique indifféremment, m'a-t-il semblé, tantôt aux marchands d'objets anciens ou modernes, tantôt aux objets eux-mêmes.

À Pékin, la tournée des curios est pour le touriste aussi inévitable que la visite de la Cité interdite ou du palais d'Été. Mais cette fièvre des curios qui vous gagne sitôt l'arrivée et qui monte aux environs du départ n'est point que le fait des passants : le monde des légations, des affaires, les hivernants d'Europe ou d'Amérique distraient de leur travail

Le dragon blessé

ou de leurs loisirs plusieurs heures par semaine pour bibeloter dans ces boutiques qui ne sont pas nécessairement celles que le guide de l'hôtel montre aux voyageurs Cook.

Les femmes sont les plus ardentes à dénicher les curios. C'est pour mieux éblouir leurs invités que les épouses de diplomates, de banquiers, d'industriels, rêvant de l'occasion unique, fouillent, matinales, les quartiers des jades, des cristaux, des soieries, accompagnées du « connaisseur ».

Il existe plusieurs espèces de « connaisseurs » : le connaisseur appointé, le connaisseur qui est de mèche, le connaisseur artiste, bénévole et désintéressé et le connaisseur mondain — un peu inquiétant.

Cette course aux curios fait partie de la vie élégante de Pékin. Si Mme X... a déniché l'occasion « unique », aussitôt, de salon à salon, le potin se propage : où l'a-t-elle découvert ? Combien l'a-t-elle payé ? Qui l'a conseillée ? Gare au « connaisseur » qui, dévoué plus spécialement aux fouilles d'une de ces dames, lui a fait une infidélité en conseillant une rivale ! Le point d'honneur s'en mêle. Car la gloire d'avoir découvert le précieux objet inédit ne rejailit pas sur le connaisseur. Sa carrière, pour rémunératrice qu'elle puisse être, est ingrate. On ne dit jamais : tel connaisseur a du flair, mais toujours : combien Mme X... a de goût !

Sans compter que ce bibelot tant convoité constitue, en ces temps de crise, un excellent placement et que, rapporté en Amérique ou en Europe, il vaut souvent plus de vingt fois le prix payé à Pékin. À moins qu'il ne soit ni ancien, ni même authentique, ce qui en Chine n'a point du tout la même signification.

Chaque amateur, en effet, qui achète un bibelot « d'époque » s'imagine que son antiquité suffit à le rendre authentique. Candeur européenne ou américaine ! Hélas ! plus la poterie ou la porcelaine sont vénérables, moins elles ont de chance d'être absolument « vraies ».

C'est qu'en Chine il n'y a pas de « faux », ou plutôt l'on n'applique pas là-bas au terme « faux » le sens occidental et péjoratif que nous lui

Le dragon blessé

attachons. Un faux, en Chine, est un arrangement, presque un progrès. Il suppose une idée d'embellissement, de perfection. Lorsqu'un ouvrier d'art ajoute trois pattes à un chameau millénaire et unijambiste, une tête à un guerrier rann décapité, un bras à une Kwanin krang-si, il ne se rend pas coupable d'une supercherie. En rétablissant ce bibelot dans son intégrité, il lui paie le pieux tribut d'une admiration sincère. Ce n'est pas un faux, c'est un hommage. L'artiste ne serait à blâmer que si son travail, inférieur à celui du créateur, déparait le chef-d'œuvre : le faux commence à l'imperfection.

Un ami, à Pékin depuis vingt-cinq ans, qui parle couramment le chinois et passe chaque jour deux ou trois heures chez les antiquaires, possède parmi d'incomparables bibelots un cavalier ming qui, en robe verte et jaune, maîtrise, assis sur une selle rose, un étalon cabré. Lorsque je me rendais chez lui, je ne me lassais pas de contempler ce groupe qui est une merveille.

— De quand date-t-il ? lui demandai-je un jour.

— Mille ans environ.

— Authentique, naturellement ?

— Non. Autrefois, le cheval s'appuyait sur trois jambes. Les antérieures ont été refaites. Je connais l'artiste qui a exécuté ce travail.

— Les antérieures étaient donc cassées ?

— Du tout.

— Mais alors ?

— Alors Wan, c'est le nom de l'artiste, a trouvé qu'un cheval cabré c'était plus joli. Et en effet, ajouta mon ami, devenu presque chinois, cela fait certainement mieux.

Un Chinois cultivé et qui connaît bien nos musées d'Europe me confiait un jour que la Vénus de Milo dont nous faisons si grand cas l'a toujours indigné.

Le dragon blessé

— Car enfin, s'écria-t-il, depuis le temps que cela dure, pourquoi n'a-t-elle pas de bras ?

— Parce qu'on l'a découverte ainsi, répondis-je.

— Et il ne s'est pas trouvé un sculpteur digne de la réparer ?

— C'eût été un sacrilège ! La laisser en état est une marque de respect.

— En Chine, me déclara-t-il, ce serait une marque d'impuissance.

Mon ami M. René Grousset, l'éminent historien et archéologue, me contait que la jambe d'un cheval tann, lequel constituait une pièce de musée, ayant été cassée, on la raccommoda et l'on trouva à l'intérieur de la jambe millénaire des journaux chinois qui dataient d'il y a dix ans. Supercherie ? Incompréhension occidentale ! Les Chinois sont stupéfaits que nous exigions d'une œuvre d'art qu'elle soit intégralement ancienne. En quoi, je vous prie, le fait qu'un chef-d'œuvre soit ancien ajoute-t-il à sa qualité ? L'important est que ce soit un chef-d'œuvre. Ils ne sont pas comme nous victimes du préjugé des siècles. C'est nous qui attachons au temps une valeur qu'il n'a point. Les siècles, en Extrême-Orient... cela a si peu d'importance !

Notre goût pour les choses anciennes se justifie en Europe où certains métiers d'art ont non seulement évolué, mais disparu. En Chine, rien de semblable : un potier, dans sa boutique immuable, use des mêmes procédés qu'un potier du temps de Confucius et se sert des mêmes outils. Aussi, un artiste digne de ce nom ne se contente-t-il pas toujours de restaurer une œuvre d'art, souvent il l'a recrée. Il aime trop son métier pour ne pas éprouver le besoin d'embellir le bibelot qu'il a découvert.

Sans doute, il existe chez certains antiquaires des objets faux au sens européen, mais il n'ont la prétention de se faire passer pour anciens que lorsqu'il se présente des clients incultes, primaires et généralement pressés, et non des amateurs délicats qui savent apprécier une œuvre d'art, l'examiner longuement en fumant une cigarette et en buvant une tasse de thé vert. Ces œuvres précieuses, soigneusement à l'abri dans des coffres, ne se montrent pas au premier

Le dragon blessé

venu. Tout antiquaire chinois est un psychologue : à quoi bon proposer à des barbares impatients et qui marchandent en consultant leur montre ces bibelots de classe et qui ont coûté tant d'efforts ?

Il y a vingt-trois ans que le palais d'Été a été pillé et depuis lors ses trésors ont été éparpillés par le monde. Les musées de tous les pays en exposent, des milliers de particuliers, des milliers de marchands en possèdent. Néanmoins, les antiquaires de Pékin continuent à proposer des bibelots provenant du palais d'Été. Sont-ils anciens ? C'est possible. Sortent-ils du palais d'Été ? C'est moins probable. Peut-être ont-ils une autre provenance, car au fait que sont devenues les collections de la Cité interdite dont les palais, à présent vides, regorgeaient récemment encore de chefs-d'œuvre ?

Les fonctionnaires républicains prétendent que peintures, sculptures, poteries, par crainte de l'invasion, ont été mises à l'abri dans les banques de Shang-Haï. Malheureusement, il est bien difficile de croire à ces précautions que certaines informations démentent. Des gentilshommes de l'ancienne cour m'affirment que d'admirables toiles ont été exportées, que des bijoux, des jades ont été vendus et se vendent encore, que des vaisselles précieuses ont été cédées à des généraux comme « primes d'encouragement ». Qu'y a-t-il d'exact et à quoi bon s'obstiner à savoir ? Déjà la vérité est malaisée à découvrir en Europe, alors quand il s'agit d'Extrême-Orient !...

Pèlerinage

Pékin, débaptisée, n'est plus qu'une cité cambriolée que lentement la République envieuse assassine. Les sanctuaires peu à peu s'écroulent. Dans la Cité interne, les palais sont de magnifiques écrins, tous vides. Nul ouvrier ne répare les lambris qui s'effritent, les peintures qui s'écaillent.

Le dragon blessé

Sept mille personnes vivaient naguère dans cette cité impériale, séparées du reste du monde. Chaque palais ignorait la vie du palais voisin et surtout l'existence secrète et sacrée de l'empereur.

Le gentilhomme chinois qui me guide, qui fut l'un des chambellans de la derrière impératrice, m'évoque le tableau des mandarins à genoux sur ces esplanades de marbre, devant la présence invisible de la vieille souveraine et du jeune empereur. En vain essaie-t-il de faire revivre pour moi, dans le labyrinthe des couloirs pourpres, dans cette succession infinie de cours de marbre, les princes, les courtisans, les eunuques, les femmes, les esclaves, les soldats et, sur ces rampes polies où se tord le dragon, et qu'encore aujourd'hui nul visiteur ne profane, l'ascension solennelle du Fils du Ciel.

Je l'écoute, presque incrédule. Dix-huit ans seulement nous séparent des fastes du plus vieil empire du monde et rien ici n'atteste plus son souvenir. L'herbe et déjà les racines attaquent les marbres, disjoignent les pierres. Où sont ces chefs-d'œuvre qui faisaient l'envie de l'Europe ? Seuls, au hasard des cours, demeurent quelques biches de bronze sur lesquelles crottent les oiseaux et ces étranges lions bouclés aux yeux affleurants et qui ressemblent aux chiens pékinois. Dans les salles d'honneur, les trônes eux-mêmes sont dépouillés de leurs ors, de leurs bijoux. Ils sont là, oubliés, ainsi que dans un musée désaffecté, rongés, craqués, comme s'oxyde les clous de bronze sur les nobles portes de laque rouge.

Une volonté systématique a frustré ces palais de leur âme et flétri les derniers témoins de cette civilisation illustre qui date des premières lueurs du monde et qui, hier encore, épanouissait ici sa fleur.

Je m'évade de ce cimetière de marbres, de cette cité désespérée. J'erre à présent dans les jardins où là du moins l'on n'a pas assassiné la nature. Enchanté, je m'arrête une fois de plus devant les pavillons du Pei-Haï. Ils sont couleur émeraude, améthyste, rubis, turquoise. Leurs porches successifs prennent vue sur le lac que des lotus serrés, denses, transforment à l'infini en parterre. Depuis huit jours, leurs lances vertes ont éclos. Debout sur une marche vermoulue, j'aperçois à travers le

Le dragon blessé

feuillage tremblant d'un camphrier le lac rose, tandis qu'entre les corolles deux hérons composent une estampe, debout, une patte repliée.

Envoûtement

Pékin n'est pas une ville que l'on aime tout de suite, mais son charme opère comme une drogue. Charme glissant, fluide, qui chaque jour vous enveloppe davantage, envoûtement indéfinissable qui ne ressemble à rien de ce que j'ai connu.

Le temps n'existe pas. Une montre n'a de sens qu'arrêtée. Il m'arrive de passer une journée entière dans les rues et le soir, à des amis qui me demandent :

— Qu'avez-vous fait tout le long du jour ? de répondre :

— Je ne sais vraiment pas.

Et cependant, cette journée demeure en moi inoubliable.

L'âme dépaysée, je vis dans un étonnement constant, parmi des énigmes qu'il serait vain de vouloir déchiffrer. J'ai passé des soirées avec des Chinoises et des Chinois, à aborder les sujets les plus divers : je ne sais rien d'eux après notre conversation. Glissants... C'est cela, ils sont glissants.

J'ai lu leurs poèmes, que parfois j'ai cru comprendre. Un Anglais avait traduit les vers de mon ami Lu, le poète, et m'avait prêté sa traduction. L'une des poésies m'avait particulièrement frappé. Comme admirativement j'en résumais le sens à Lu, celui-ci me regarda avec surprise :

— C'est bien cela que votre poème veut dire ? demandai-je déconcerté.

Et Lu de me répondre :

— Mon Dieu, il peut vouloir dire cela aussi.

Le dragon blessé

J'ai écouté leur musique. J'ai quelque oreille et j'ai essayé de fredonner leurs airs : impossible. Ils ont des quarts de ton qui ne nous sont pas perceptibles. Je me suis fait expliquer une pièce à laquelle j'ai assisté : j'en ai tout compris, sauf l'essence, et les motifs mêmes pour lesquels j'admire leurs chefs-d'œuvre ne sont pas les raisons qui les leur font admirer.

Week-end

Les étrangers ou les diplomates qui, sitôt le printemps, éprouvent un besoin de verdure et qui l'été ne peuvent se rendre sur les plages trop lointaines, se contentent de Pao-Ma-Chang situé à une cinquantaine de kilomètres de Pékin. L'on y accède par une route ravinée, défoncée, cahoteuse, où l'auto par les jours secs soulève des tourbillons de poussière et s'enlise par les jours pluvieux.

Je m'y rends pour un week-end. À peine sorti de la ville, je longe les murailles de Pékin qui, sur des kilomètres, se dressent épiques et orgueilleuses avec leur grand air de légende. Je suis la rivière où dans l'eau rare, jaune et puante, de vieilles femmes en sarrau et pantalons bleus frappent leur linge sur des cailloux et la Chine éternelle commence.

Le chemin qui file entre des moissons est bordé de tombeaux. Humbles, ils ne s'indiquent que par une pierre et souvent même par l'absence de culture : en Chine, là où n'y a rien, il y a les morts. Parfois, un arc de pierre ou de bois polychrome marque la tombe d'une épouse irréprochable. De cette terre que le printemps fleurit et où pourrissent des animaux et des hommes souvent à peine recouverts monte, mêlée d'exquis parfums, une atroce odeur de cadavre.

La route s'arrête devant un gué, reprend sous forme de piste, traverse un pont vermoulu. Puis c'est un village sordide mais radieusement émaillé de devises. Devant un restaurant exigu, des

Le dragon blessé

vieillards d'ivoire me contemplant, indolents, tandis qu'un enfant nu au ventre bouddhique pisse sur chien crevé.

En principe, il ne faut que trois quarts d'heure pour se rendre en auto à Pao-Ma-Chang. En fait, l'on ne sait jamais : il y a tant d'encombres ! Voici une file de chameaux, une caravane venue de Mongolie. L'un derrière l'autre et le cou balancé ils passent, effilochés et dédaigneux, se détachant de profil contre de rondes montagnes lointaines que l'air limpide et bleu rapproche. Voici des chèvres noires et des moutons que pique de sa longue baguette un berger dont la natte tombe plus bas que le sarong. Un mendiant dort en travers de la route qui ne se réveille que l'aumône reçue.

Chaque déplacement est une aventure. De maigres chiens féroces aboient contre l'auto. Ceux-là ne sont guère dangereux, une pierre suffit à les éloigner. Ce sont les autres qui sont à craindre, les chiens tristes, muets qu'il ne faut pas fuir lorsque l'on est à pied et devant lesquels on s'immobilise.

Courbés en deux, paysannes et paysans, les pantalons retroussés, baignent jusqu'au genou dans leurs rizières miroitantes. Un instant ils se redressent pour vous regarder passer, sourient et retournent à leur minutieux labeur. Aux moissons succèdent des plaines de bambous que l'on peut côtoyer encore mais que l'on évite l'été lorsque les tiges ont poussé car, hautes comme des forêts, elles servent de maquis aux bandits.

Les ombres de milliers d'oiseaux pointillent les rizières. Des nappes de corbeaux montent et retombent et, dans le ciel chinois, deux par deux les cigognes, le cou tendu et les ailes droites, s'envolent dans un style d'estampe.

*

Pao-Ma-Chang n'est pas un village, c'est une agglomération de jardins et rarement les maisons se découvrent de la route. Il doit sa vogue au champ de courses situé à deux ou trois kilomètres. Il y a peu d'années, l'on n'accédait à Pao-Ma-Chang qu'à cheval, en chaise ou en

Le dragon blessé

rickshaw. Les jours de courses, la route est encore toute sillonnée de coureurs qui, sous le soleil, le torse nu et transpirant, trottent dans la poussière ou la boue tandis que, dans leurs légères voitures, parés de leurs plus belles soies, des Chinois et des Chinoises s'éventent en maintenant contre leur bouche une petite serviette parfumée.

Il faut aux coolies trois heures de trot pour atteindre Pao-Ma-Chang et ce n'est point la maigre somme convenue qui les rend insensibles à la fatigue, mais bien le pari mutuel et cette ivresse : le jeu.

La charmante femme qui me reçoit à Pao-Ma-Chang a accoutumé de dire qu'elle y habite un tombeau. À la vérité, elle loge dans la petite maison funéraire où se restauraient les descendants du mort lorsqu'ils venaient rendre hommage à ses mânes. La tombe est au fond du jardin, enfouie sous des arbres penchés. Le soir, un rossignol chante dans les branches tandis que sous des lanternes de papier la maîtresse de maison joue au bridge avec des officiers américains et leurs épouses. Tous ont les mains huilées et les jambes enveloppées dans des taies d'oreiller à cause des moustiques.

La maison, où l'on a installé le chauffage central et construit des salles de bains, s'adosse à une ferme et est devenue confortable, Le petit-fils du défunt, un vieux gentilhomme chinois gêné d'argent, sachant que Mlle de Balleran entretiendrait le tombeau, lui a cédé ce funèbre domaine qui respire d'ailleurs la gaieté.

Quand j'entrai dans son salon, Mlle de Balleran qui n'aime au monde que la Chine, les animaux et le bridge, était agenouillée devant une corbeille où une chienne mettait bas sous l'œil compréhensif d'un cochon noir. Un âne passait sa tête dans la baie, retenant de son front la persienne et un perdreau qui faisait partie de la basse-cour picorait sur une nappe immaculée un restant de salade. À travers la fenêtre, j'apercevais quelques poneys de course qui, sous la surveillance de deux ma-foo, broutaient une sèche pelouse.

Après avoir passé quarante-huit heures de repos à vivre une vie d'églogue, — je m'étais particulièrement lié avec le cochon noir qui

Le dragon blessé

me suivait comme un chien, et avec le perdreau qui venait me voir dans ma chambre, — je regagnai Pékin en hâte. Non point que cette existence bucolique me pesât, mais le soir même de mon arrivée j'avais été mordu à la main par un magnifique chien-loup qui depuis avait été mis en surveillance et cet incident semblait atterrir Mlle de Balleran. Persuadé que « Bandit », tel était le nom de mon agresseur, n'était pas enragé, je n'eusse attaché à cette morsure aucune importance si l'air préoccupé de la maîtresse de maison et de ses invités n'avait fini par me gêner. Aussitôt que j'apparaissais dans le salon, la conversation s'arrêtait : je jetais un froid et me sentais en partie responsable.

— Ces choses-là, me dit une dame compatissante, c'est bien désagréable pour tout le monde.

— Dans une dizaine de jours vous serez fixé, me confia un camarade encourageant.

Une révélation avait aggravé les choses. Mlle de Balleran, ayant fait subir à ses coolies et à ses ma-foo, un interrogatoire serré, avait appris, en effet, que Bandit s'était battu six jours plus tôt avec un chien errant et avait été mordu derrière l'oreille. On lui avait caché cette bataille pour ne pas l'inquiéter, mais la pauvre femme ne dormait plus d'angoisse.

— Je vous téléphonerai deux fois par jour, me dit-elle, pour vous donner des nouvelles de Bandit, mais en tout cas, je vous en supplie, sitôt à Pékin, voyez un docteur.

— C'est cela qu'il aurait dû faire le soir même, grommela la dame compatissante. Il n'aurait même pas dû coucher ici.

Les invités qui restaient encore quelques jours assistèrent à mon départ, en me souhaitant bonne chance et tous me regardèrent partir avec un véritable soulagement.

Euphorie

Pékin est l'endroit du monde où les nouvelles journalières sont le plus dramatiques mais où elles ont le moins d'importance. La dysenterie et le typhus sont quotidiens, le choléra est aux portes, les attentats des bandits sont hebdomadaires : assassinats, trains attaqués, bateaux piratés. Cela compte peu. Les pires nouvelles se tamisent. Tout s'apaise à Pékin, s'atténue, se dissout dans une sorte de paresse vague, d'euphorie douce, d'indifférence optimiste.

Rentré au Grand Hôtel, je mande le docteur à qui je confie le double incident de la morsure et du chien errant.

— Évidemment, la rage est toujours à craindre, me dit-il jovial, mais il faut attendre. Bandit est en observation, n'est-ce pas ? Et vous vous êtes badigeonné d'iode ?

Sur ma réponse affirmative, il me serre la main, — celle qui me fait mal —, et me quitte en s'écriant :

— Alors, tout va bien. Je reviendrai dans quarante-huit heures, question de bavarder.

Convié le soir à la légation de Bolivie, je me repose avant dîner sur le balcon en contemplant les toits oranges de la Cité violette. L'air est léger. Au ciel limpide monte une lune encore pâle et la poussière de la large avenue commence à se teinter de rose. L'engourdissement heureux de Pékin me gagne, mon âme « flotte », — ceux qui ont vécu à Pékin ne jugeront pas cette expression ridicule. En voyage, d'ailleurs, j'éprouve souvent ce détachement : l'âme qui fait la planche.

On frappe à ma porte. C'est le secrétaire de la légation de Bolivie, Panchito. Je ne le connais que sous ce prénom, son nom étant trop compliqué à retenir.

Une trentaine d'années, une figure poupine, amoureux de toutes les femmes, bavard comme une vieille Chinoise et essayant, ébloui par le chic britannique, de se donner le genre anglais. Il est en tenue de polo et, encore transpirant, s'est enveloppé le cou dans un foulard aux

Le dragon blessé

couleurs d'Oxford, sous prétexte qu'il y a passé quarante-huit heures. Au demeurant, le meilleur garçon du monde.

— Ah ! vous voilà revenu, s'écrie-t-il, trop anglomane pour me serrer la main, ce qui en l'occurrence me rassure.

Il sonne pour commander un cocktail et me dit :

— Vous connaissez les nouvelles ?

— Il y en a ?

— C'est formidable. Vous dînez bien ce soir chez nous, à la légation ?

— Oui. Pourquoi ?

— Parce que la femme de mon patron est malade. Les fraises, mon cher. On ne les avait pas assez désinfectées, elle en a mangé hier à dîner, alors cette nuit on a dû la transporter d'urgence à l'hôpital allemand. Elle était à la mort.

— Mais c'est affreux !

— Non, elle est sauvée. Seulement, c'est inouï ce que l'on peut maigrir en une nuit ! C'est même ça qui la console. Dites donc, vous deviez bien dîner chez le docteur Duke lundi prochain ?

— Oui. Vous y dînez aussi ?

— Plus personne n'y dîne, mon cher. On vient de les trouver assassinés dans le temple qu'ils possèdent sur la colline et où ils passaient le week-end.

— Mais c'est abominable. Qui est l'assassin ?

— Il est peu probable qu'on le trouve. On pendra deux ou trois Chinois pour le principe.

— Ces pauvres Duke ! dis-je atterré.

— N'est-ce pas ? Il paraît qu'ils n'ont pas souffert.

— Macabres, vos nouvelles. Vous n'avez rien de plus gai ?

Le dragon blessé

— Plus gai, non. Enfin, celle-là est un peu meilleure. Cela va s'arranger.

— Quoi ?

— Vous vous rappelez notre déjeuner à la légation d'Angleterre, la semaine dernière, avec cette vieille dame et ces trois étudiants anglais qui s'embarquaient à Tien-Tsin ?

— Très bien. Et alors ?

— Piratés, mon cher ; en un tournemain.

— Ils avaient embarqué sur un bateau anglais ?

— Oui, mais dont l'équipage était chinois et bien entendu les pirates déjà à bord. Quand la vieille dame a vu pénétrer dans cabine un des bandits avec un couteau à la main, elle était en train de manger des chocolats. Elle lui a tendu la boîte d'une main vacillante et, avec cette voix chevrotante qu'elle avait déjà à déjeuner, elle a murmuré : « Un chocolat ? » Pour l'amadouer, vous comprenez. L'autre lui a flanqué son poing en plein visage. Elle est tombée, les quatre fers en l'air, à côté de son râtelier. Quelle brute, hein ?

— Oui. Et puis ?

— Ils ont tous été emmenés dans une jonque. Je ne sais pas ce que compte faire le ministre d'Angleterre, mais il a de la poigne, cela ne traînera pas. Hein, croyez-vous que je vous en apporte, des nouvelles, conclut-il avec allégresse. D'ailleurs, vous savez, tout s'arrangera.

— La mort des Duke me paraît difficile à arranger, dis-je timidement.

— C'est vrai, mais cela s'oubliera. C'est encore une manière que les choses s'arrangent.

Panchito regarde sa montre et se dresse :

Le dragon blessé

— Sapristi, déjà sept heures et demie ! Et les places à table ne sont pas faites. Mme Martinez étant à l'hôpital, tout retombe sur moi. Neuf heures le dîner. Et vous verrez, il y a une nouvelle livrée, elle est magnifique.

*

À neuf heures, pour me rendre en Bolivie, vêtu d'un smoking blanc et paresseusement renversé dans mon rickshaw, je traverse dans la langueur du soir le quartier des légations : un Deauville d'Extrême-Orient et d'avant-guerre.

Mon coureur coupe au plus court par les jardins de la légation d'Angleterre. La légation est un adorable palais mandchou autour duquel, disséminés dans les bosquets, s'érigent les bungalows des secrétaires. Là-bas, les soldats du bodyguard rient et jouent.

Je franchis la grille blasonnée où veillent deux jeunes athlètes en kaki et débouche dans une avenue rose que fleurissent des mimosas du Japon. D'autres rickshaws me croisent et d'autres smokings blancs. Émergeant de leurs rickshaws comme des fleurs d'une corbeille, des jeunes Européennes en toilette du soir, une dame eurasienne, quelques Chinoises... C'est une symphonie de couleurs claires. On n'entend pas le trot des coureurs. Une tendre paix tombe du ciel turquoise où, parmi les étoiles qui s'annoncent, la douce lune commence à briller.

J'essaie de repenser au ménage Duke et je me dis que mon dîner en Bolivie sera assombri par tant de dramatiques nouvelles. Je me le dis, mais sans y croire ; suis-je assombri moi-même ? J'ai beau évoquer les bons visages heureux du vieux couple, ils s'estompent, reculent, disparaissent imprécis vagues, déjà oubliés : c'est Pékin...

*

Sur le perron de la légation de Bolivie, deux boys attendent, engoncés dans des costumes théâtraux : c'est la nouvelle livrée et il est vrai qu'elle soit magnifique. Les boys sont rouge, vert et or et, de leur chapeau conique, pend un gland pourpre au bout d'une tresse d'or.

Le dragon blessé

Du perron, j'aperçois les jardins. Ils brillent en contrebas sous des lanternes multicolores qui éclairent dans les fontaines les lotus et font briller les poissons-traînes.

Panchito me guette dans l'antichambre. Il a un visage préoccupé, — c'est la première fois. Anxieux, je lui demande :

— Mme Martinez va plus mal ?

— Non, de mieux en mieux. Il ne s'agit pas de cela. C'est fort ennuyeux.

— Quoi donc ? Encore une mauvaise nouvelle ?

— Cela dépend. Vous n'avez pas d'autre invitation, ce soir ?

— Non.

— Vous jouez au bridge ?

— S'il le faut. Pourquoi ?

— Dieu soit loué ! Nous aurons un quatrième pour la troisième table : la femme du ministre de Hollande était sans bridge. Venez vite, maintenant, ajoute-t-il, l'on n'attendait plus que vous.

— Vous ne m'avez toujours pas appris la mauvaise nouvelle, dis-je en le retenant.

— Il n'y en a plus, puisque vous jouez au bridge.

— C'est à cause du bridge que vous aviez cet air torturé ? Pour une pareille futilité !

— Futilité ! me répond Panchito indigné. On voit bien que vous n'habitez pas Pékin et que vous n'êtes pas diplomate. À partir de huit heures du soir, c'est la seule chose ici qui garde de l'importance.

Tribulations d'une Américaine en Chine

Évidemment, la bizarre aventure de ce déjeuner aurait pu se dérouler ailleurs qu'à Pékin, mais je ne sais pourquoi c'est toujours à Pékin que les choses singulières se passent. Les hivernants y sont spéciaux. L'on n'habite point Pékin pour la seule raison que le prix de la vie y est modique. Européens ou Américains qui y séjournent offrent tous quelque chose d'original et sans aller jusqu'à prétendre, comme Panchito, que chacun d'eux est « timbré », il est certain qu'ils sont pour la plupart un peu étranges.

Ce matin-là, j'avais rendez-vous au club avec des camarades et des jeunes femmes, parmi lesquels Panchito précisément et Mrs. Geraldine Harway qui nous conviait à déjeuner. C'est une jeune Américaine qui, honteuse de ses joues roses, a l'air le soir, se poudrant de vert, d'être baignée par la lune et, dans la journée, semble éclairée par un soupirail de cave parce qu'elle se badigeonne de gris. Tout cela qui abîmerait n'importe quel visage ne parvient pas à enlaidir le sien. Elle a été mariée deux fois, est en instance de divorce, dévalise les antiquaires, vient d'acquérir un temple sur une colline, veut acheter un palais à Pékin et, vu le bon marché de la vie, ne parvenant point à dépenser ses revenus, s'imagine qu'elle devient économe.

Je la trouve au bar, juchée sur un tabouret et entourée de nos amis. En m'apercevant, elle s'écrie :

— Une grande nouvelle : j'ai trouvé ma maison, un rêve. C'est là que nous déjeunons et l'on y mange très bien.

Je lui demande :

— Vous êtes déjà installée ?

— Hélas ! non, mais mon futur propriétaire m'a invitée, — j'ai oublié son nom. Je lui ai dit que nous serions quatre, mais deux de plus, cela n'a pas d'importance.

— C'est un Chinois ?

Le dragon blessé

— Non, un Européen. Il a fait installer le chauffage central, des salles de bains. C'est le confort le plus moderne dans des amours de pavillons anciens.

Comme je félicitais Geraldine, elle murmura :

— La seule chose qui m'ennuie, c'est que nous sommes aujourd'hui le 3 juillet et que le 3 est un jour néfaste pour moi.

Nous nous moquâmes gentiment d'elle et nous engouffrant dans une Packard, traversâmes le quartier des légations, le boulevard Ha-ta-men, roulâmes vingt minutes dans le quartier tartare. Enfin l'auto s'arrêta devant une ruelle étranglée entre deux murs de pisé.

C'est le charme de ces douteuses venelles de Pékin que d'y rencontrer soudain, entre deux mesures, une précieuse porte de laque derrière laquelle on devine une habitation élégante et des jardins.

Sommes-nous attendus ou plutôt le sommes-nous encore ? Il est près de deux heures et l'on tarde à nous ouvrir.

— Master pas encore rentré. Moi lui téléphoner, lui venir tout de suite.

C'est enfin un boy qui, le yang-pi franchi, nous fait traverser deux court-yards et, au bout d'un troisième, nous introduit dans un clair salon. Enchanté, je contemplai la pièce : à la lettre le jardin entrant par les fenêtres. Sur les appuis, les fleurs des vases se mêlaient aux branches en liberté. À notre entrée, des oiseaux surpris s'envolèrent puis, rassurés, revinrent se poser. Sur les murs blancs, entre deux paysages de Yang-Roe, un exquis pastel me fascina, un portrait de jeune femme : vingt ans peut-être, à coup sûr moins de vingt-cinq, très blonde, très pâle, l'air maladif et un sourire résigné. Chose curieuse, ce portrait me rappelait un souvenir, mais lequel ?

— Voilà le teint que je voudrais avoir, soupira Géraldine.

— C'est un charmant portrait, dis-je. Il me semble que j'ai déjà vu le modèle.

Le dragon blessé

— C'est la femme de notre hôte. Non, continua Geraldine, ne souriez pas avec satisfaction, nous ne déjeunerons pas avec elle : elle est morte au cours d'un voyage aux Indes. Son mari l'a fait incinérer. Il a eu un atroce chagrin, ils n'étaient mariés que depuis deux ans.

— Il y a longtemps de cela ?

— Cinq ans. Il est venu s'établir ici, a acheté cette maison. Il hésite encore à me la louer, mais je compte le décider aujourd'hui.

Panchito, le jeune attaché de Bolivie, étouffa un bâillement :

— C'est la faim, grogna-t-il. Vous croyez qu'il nous attend à déjeuner ? Le boy nous l'a dit : il n'est même pas chez lui.

Geraldine nous rassura :

— Il a horreur de déjeuner seul, et comme nous étions en retard, j'imagine qu'il a dû sortir pour déjeuner au restaurant. Il est un peu neurasthénique depuis la mort de sa femme.

— En tout cas, maugréai-je, le déjeuner sera immangeable.

— Plus un déjeuner chinois attend, meilleur il est.

Nous nous retournâmes : le maître de maison venait d'entrer.

Il parlait l'anglais avec un accent que je ne définis point. Il avait un aspect nordique. Il était grand, encore jeune — trente-cinq ans peut-être, — il avait les tempes dégarnies, un visage creusé et sous les yeux, qu'il avait très bleus, des cernes violets. Geraldine nous présenta, mais ne révéla point le nom de notre hôte et pour cause. À défaut de savoir son nom, j'aurais voulu connaître au moins sa nationalité.

— Ne vous ai-je point vu chez moi, à Constantinople ? me demanda-t-il soudain.

Ce n'était pas possible qu'avec cette figure-là il fût Turc. Je le regardai, indécis.

— Chouvalavof. Serge Chouvalavof.

Le dragon blessé

Et soudain, je me souvins : *le Croissant doré*, ce restaurant tenu par un jeune émigré russe, où l'on dansait le soir et qui était le cabaret en vogue. Et ce pastel de femme, comment n'en avais-je pas identifié plus tôt le modèle : une jeune fille russe qui, déjà à ce moment-là, avait l'air malade et que Chouvalavof ne quittait pas.

— Oui, mon cher, j'ai gagné pas mal d'argent là-bas, j'ai vendu mon affaire presque au lendemain de votre départ. Je suis allé aux Indes avec ma femme et puis...

Il regarda le portrait. Un petit silence pénible régna que par bonheur interrompit l'entrée solennelle de deux boys en robe de soie blanche. Allait-on enfin annoncer le déjeuner ? Non, ce n'étaient que les cocktails.

— Croisset, venez avec moi, me dit Géraldine, vous verrez comme la chambre à coucher est jolie.

Il est bien rare que dans les demeures chinoises les chambres où l'on dort soient dans le même pavillon que les appartements où l'on reçoit. Nous traversâmes une cour où, dans une fontaine affleuraient des lotus et arrivâmes dans la chambre.

Aucun tableau aux murs, sauf la réplique exacte du portrait de jeune femme aperçu dans le salon et qui voisinait avec une icône. Sous le portrait, une table de toilette garnie de brosses précieuses, d'un poudrier de cristal que fermait un couvercle d'argent ciselé ; d'autres objets étaient disposés, trop féminins pour un homme et, devant cette table, inattendu, un prie-Dieu.

— Drôle de table de toilette, dis-je à Géraldine.

— N'est-ce pas ? s'écria celle-ci. Chouvalavof est un tel original ! Voyez-vous, reprit-elle en s'arrangeant les cheveux, quand la maison sera à moi je déplacerai le lit, je ferai repeindre les murs, mais je voudrais tant garder ces objets de toilette qui sont exquis ! J'en ai parlé à Chouvalavof, mais il a fait une drôle de tête et je n'ai pas insisté. Pourvu qu'il signe

Le dragon blessé

le bail aujourd'hui, poursuivit-elle : je n'ai jamais désiré un homme comme je désire cette maison !

Cependant Géraldine ouvrit son sac, le visage soudain bouleversé :

— Ma poudre ! Cette maudite ama a oublié de mettre ma poudre grise dans mon sac. Qu'est-ce que je vais faire ?

— Vous vous en passerez, dis-je. Vous n'en avez aucun besoin, vous êtes bien mieux avec vos joues roses.

— J'ai horreur des joues roses, me répondit-elle sèchement. C'est tellement vulgaire.

Brusquement, elle eut une exclamation joyeuse.

— Vous avez retrouvé la poudre ?

— Non, mais regardez donc, me répondit-elle en me montrant le poudrier. Depuis que je suis à Pékin je cherche en vain cette poudre-là : elle est exactement de la couleur que j'aime.

En effet, dans le bol de cristal une poudre grise, un peu terne, s'amoncelait. Géraldine se précipita dans le cabinet de toilette, en revint avec un morceau d'ouate qu'elle plongea dans le poudrier et commença à se barbouiller la figure.

Soudain, nous entendîmes une exclamation horrifiée et nous nous retournâmes, inquiets : c'était Chouvalavof. Tout pâle, la main tremblante et l'index pointé, il indiquait la boîte de cristal, regardant tour à tour la table de toilette où la poudre grise s'éparpillait et Géraldine qui, machinalement, secouait encore le morceau d'ouate.

— Malheureuse, s'écria enfin Chouvalavof, qu'est-ce que vous avez fait là ? C'est ma femme !

Géraldine, ahurie, ne comprit pas tout d'abord, mais à mes yeux tout s'expliquait. Cette table de toilette sous le portrait, c'était celle de sa femme, ces objets trop délicats pour un homme lui avaient appartenu, et c'est devant ces reliques intimes et cette cendre humaine que Chouvalavof, pour se recueillir, s'agenouillait sur le prie-Dieu.

Le dragon blessé

Peu à peu, la vérité se faisait jour dans l'âme de Geraldine et une expression de dégoût qu'elle ne parvenait pas à dissimuler se lisait dans ses yeux effrayés.

— Vous ne voulez pas dire, articula-t-elle enfin, que j'ai mis sur mon visage les cendres de votre femme ?

Trop bouleversé pour parler, Chouvalavof se borna à acquiescer de la tête. Geraldine se précipita dans le cabinet de toilette, nous entendîmes un bruit d'eau, tandis qu'avec des mains frémissantes encore Chouvalavof recueillait pieusement sur la table la cendre répandue et la restituait à son urne singulière.

Enfin, Geraldine reparut. N'ayant plus de fard, elle aurait dû être rose, ce qui était son teint normal, mais cette fois, véritablement, elle était grise.

— Je suis désolée, dit-elle enfin en regardant Chouvalavof qui, recouvrant peu à peu son sang-froid, grimaçait un faible sourire, mais avouez que je ne pouvais pas deviner.

Nous passâmes à table : aucun de nous trois n'avait plus faim. Une gêne pesait que Geraldine et moi étions seuls à nous expliquer. Je me souviens qu'à un certain moment je passai le sucre en poudre à Mrs. Harway et qu'elle le refusa avec une sorte de terreur.

Enfin, les boys servirent le café au salon.

— Comment se fait-il, s'écria Panchito dont l'appétit résiste à toutes les atmosphères, que vous et Geraldine qui aviez si faim n'ayez rien mangé ?

Geraldine eut un sourire douloureux. Néanmoins, le visage lavé d'eau fraîche, elle était redevenue rose et je vis qu'elle se regardait dans la glace avec un certain soulagement. Au moment de partir, elle demanda à Chouvalavof :

— Alors, ce bail, voulez-vous que nous signions tout de suite ?

Mais notre hôte s'inclina sans répondre.

Le dragon blessé

— C'est raté, me déclara Geraldine en sortant. Le chiffre 3 ne m'a jamais réussi.

C'est ainsi que Geraldine fut frustrée de la maison de ses rêves. Elle en a gardé quelque mélancolie mais cela ne se discerne point, car elle a changé la couleur de poudre.

Autres tribulations : East is East

Je dois beaucoup à Geraldine. Son acharnement à explorer Pékin afin d'y découvrir la demeure idéale, sa décision tyrannique de me réquisitionner en qualité de conseiller, m'ont valu de connaître bien des quartiers et des gens que j'eusse ignorés sans cela.

Au début, Geraldine était pleine d'optimisme. Chaque jour, en effet, on lui signalait des palais à louer ou à acheter qui, sur le papier, étaient parfaits. Mais les uns, habités par des Chinois, n'avaient ni chauffage central, ni confort hygiénique. Les autres étaient trop petits ou ne seraient libres que trop tard, ou encore ne pouvaient être soumis à aucune transformation, et Geraldine était résolue à imprimer à la maison qu'elle acquerrait ce qu'elle appelait orgueilleusement son empreinte.

De plus, elle était impatiente dans une ville où ce mot n'a aucun sens. Sous prétexte qu'il n'y a point de Bourse à Pékin, cette jeune Américaine en concluait que les gens n'y ont rien à faire. Mais n'avoir rien à faire n'est pas une raison pour que l'on ne fasse rien, ce serait même plutôt le contraire. À peine indiquait-on une demeure à Mrs. Harway qu'elle envoyait au réveil, à une quelconque Mme X... un télégramme :

« Viendrai visiter maison quatre à cinq aujourd'hui. »

Mme X..., souvent, ne la recevait point : elle avait un bridge ou un thé. Ou alors, si Mme X... l'accueillait, ce n'était point en propriétaire, mais en maîtresse de maison. Il nous fallait subir un bridge, parfois un

Le dragon blessé

concert et toujours des présentations, au bout de quoi Mme X... proposait à Geraldine de revenir un autre jour. Et celle-ci, qui est une enfant gâtée, repartait en s'écriant :

— On s'ennuie trop dans cette maison. Je sens que je ne m'y plairai jamais.

Un soir, vers les six heures, Mrs. Harway que je n'avais pas vue depuis deux jours, entra chez moi le visage rayonnant.

— Cette fois, j'ai trouvé, s'écria-t-elle. C'est la plus jolie demeure de Pékin. Bien qu'elle appartienne à un Chinois, elle possède tout le confort moderne. Vous verrez, c'est un enchantement.

Geraldine avait raison. C'était, au milieu de jardins, un pur palais mandchou précédé de pavillons aériens. Lorsque nous gravâmes les marches du perron, j'aperçus au loin un petit étang bleu qu'enjambait un pont de marbre et, fermant l'horizon, un dernier jardin un peu mélancolique où rêvaient des saules.

Un boy somptueusement vêtu nous pria de le suivre. Yu-Shan, en effet, n'était point dans son palais mais dans son parc.

— Et j'ai de la chance, me confia Geraldine tout en marchant à grands pas, il veut quitter Pékin pour Shang-Haï et il est prêt à me vendre tout cela.

Suivant le boy, nous nous engageâmes dans un dédale de bosquets. À plusieurs reprises, nous aperçûmes Yu-Shan, mais chaque fois le sentier qui semblait nous rapprocher de lui nous en éloignait davantage. Enfin, nous fûmes en sa présence.

Il avait grande allure : un visage de vieil ivoire sous des cheveux neigeux, quelques poils blancs retombant de sa lèvre, quelques autres prolongeant son menton. Il était assis sur un escabeau devant une petite toile et, à l'aide de minces pinceaux, reproduisait en couleurs tendres son jardin. Il devait nous avoir aperçus mais ne nous remarqua que lorsqu'il lui eut été malaisé de faire autrement. Aussitôt il se leva, s'inclina, joignit ses longues mains fines qu'allongeaient encore des

Le dragon blessé

ongles démesurés, prononça une charmante phrase d'accueil puis, nous précédant à travers un nouveau labyrinthe de verdure où sa robe de soie mettait une tache blanche, nous arrêta devant le palais dans le moment même où nous désespérions de l'atteindre.

Pour la première fois, grâce à Geraldine, je voyais une maison chinoise qui n'avait pas l'air cambriolée. Des jades et des cristaux formaient un contraste un peu surprenant avec la laideur des étagères. Nul tableau mais, sur des chevalets, des fragments de marbre ou de pierre encadrés et dont le grain offrait une imitation naturelle de nuages, d'animaux ou de forêts. D'autres fragments, également encadrés, n'évoquaient rien : pour les vrais amateurs chinois, c'est la matière seule qui compte, la composition et le sujet importent peu.

Geraldine qui n'avait pas encore vu le premier étage brûlait de tout visiter. Tandis que nous buvions du thé vert, elle demanda à deux reprises à revoir le palais, s'imaginant que la première fois Yu-Shan n'avait pas entendu. Celui-ci esquissa un geste évasif de sa main effilée et répondit :

— Un peu plus tard.

Une dame entra. Elle devait être vieille mais rien n'accusait son âge qu'une démarche un peu fatiguée. Elle était délicieusement vêtue d'une robe de couleur foncée, qui n'était pas une robe chinoise et n'était pas une robe européenne. Elle se boutonnait au col, épousait un corps qui avait dû être charmant et retombait en plis droits sur de tout petits pieds.

— Ma femme, nous dit Yu-Shan. Elle n'aura jamais autant regretté de ne parler aucune langue européenne. Toutefois, elle comprend un peu le français.

Mme Yu-Shan nous tendit une main potelée, nous fit signe de nous rasseoir, introduisit une cigarette dans un long bout d'ambre et nous contempla en souriant. Quelques instants après, une jeune femme parut, vêtue à la nouvelle mode chinoise. Un jeune homme la suivait, habillé à l'européenne.

Le dragon blessé

— Ma fille et mon gendre. Ceux-là, ajouta Yu-Shan d'un ton un peu railleur, parlent à peu près toutes les langues que l'on appelle civilisées.

Tous deux s'assirent et entamèrent une conversation sur New-York qu'ils avaient visité l'année précédente, sur Paris, Rome, Londres qu'ils connaissaient et sur les distractions si rares à Pékin. Geraldine, à la dérobée, regardait sa montre : elle avait en effet ce soir-là un dîner. Ce n'est point la peur d'être en retard qui la préoccupait, — elle y était accoutumée, — mais l'impatience.

— Si vous le voulez bien, avant que la nuit ne tombe, nous dit Yu-Shan, je vais vous montrer les jardins.

Geraldine me lança un regard de suppliciée, tout en esquissant par politesse un faible sourire. À ma satisfaction, je vis que nous nous acheminions vers le jardin mélancolique où les saules avaient l'air de pleurer et où l'étang, maintenant, devenait rose sous le tendre adieu du soleil. Mais plus nous avançons, plus ce côté du parc revêtait un aspect austère. Géraldine surtout paraissait impressionnée et à Yu-Shan qui lui demandait :

— Aimez-vous ce coin-là ?

Elle répondit :

— Oui, mais je le trouve un peu lugubre. Si jamais j'ai le bonheur d'occuper votre palais, je ne laisserai pas tous ces saules.

Yu-Shan et sa femme échangèrent un singulier regard et ne répondirent point.

Il était plus de huit heures quand nous regagnâmes le palais. Geraldine, assombrie et qui n'espérait plus visiter le premier étage, murmura :

— Il n'y a plus qu'à partir.

Mais dans le moment même où nous nous apprêtions à prendre congé, notre hôte nous dit :

Le dragon blessé

— J'espère que vous excuserez l'insuffisance du dîner. Vous nous avez prévenus bien tard, il faudra vous contenter de notre ordinaire.

— Dîner ! protesta Geraldine. Mais je ne comptais pas...

— Vous m'avez télégraphié que vous viendriez à sept heures, interrompit Yu-Shan en souriant, cela ne pouvait être que pour le dîner.

Et précisément comme un boy l'annonçait, force nous fut de passer à table.

L'on pourrait appliquer à la cuisine chinoise la réponse qu'Ésope fit à propos de la langue : à savoir qu'elle est la pire chose du monde et la meilleure qui soit. Partout ailleurs, il est possible de faire un repas médiocre et qui soit mangeable. En Chine, non : c'est atroce ou merveilleux.

Ce fut merveilleux ce soir-là. Il est vrai que Yu-Shan traitait d'autres convives, mais ce n'était pas un grand dîner : il ne comportait que soixante plats. Un dîner important n'en compte pas moins d'une centaine. Il est de bon ton de ne faire qu'y goûter et l'on n'est pas obligé de toucher aux derniers mets.

Chez Mme Yen, la sœur de Mme Wellington Koo, qui fut longtemps ambassadrice à Paris, chez le marquis Li, à Shang-Haï, en compagnie de Marc Chadourne, j'avais fait de ces repas à ce point surprenants qu'il faudrait un livre pour les décrire. Ce soir-là, je retrouvais à la table de Yu-Shan cette gamme de nuances, cette étourdissante invention qui procurent aux Européens étonnés un plaisir gustatif qu'aucune cuisine au monde ne pourrait leur offrir.

Il n'est pas vrai, d'ailleurs, que l'on puisse manger de la bonne cuisine chinoise ailleurs qu'en Chine. Les matières premières font défaut. Où trouverait-on ces letchis, ces lotus, ces bambous, ces herbes tropicales, ces légumes aquatiques qui arrivent de tous les points de la Chine et qui ne mûrissent que sous ces climats ? Le prix de tels repas est d'ailleurs exorbitant. Il faut quatre poulets pour une seule tasse de

Le dragon blessé

bouillon. Certains œufs se conservent comme des vins. La peau d'un canard laqué que vous roulez dans une crêpe votre voisine est tout ce que l'on utilise de ce volatile : on mange la peau et on jette le canard ! Le thé que l'on fait venir de Hang-Tchéou coûte aussi cher que de l'or. C'est par avion que se transportent vivants ces crabes violets, ces crevettes d'eau douce et ces crevettes de mer : on les mange enduites légèrement de sauce et crues, quand on a le courage de les manger. Et l'on ne se repent pas de cet héroïsme.

Tout cela nous était servi dans de précieuses assiettes de porcelaine dont chacune constituait une pièce de musée et le *sana*, qui remplace le sel, étalait sa sauce brune dans des soucoupes d'argent gravées de caractères chinois et qui dataient des premiers empereurs.

Après le dîner, comme je félicitais notre hôte de sa cuisine, il me dit :

— Je transmettrai vos compliments aux poètes qui ont inspiré mon cuisinier.

Je le regardai, surpris.

— Chez nous, souvent, me renseigna-t-il, ce sont les lettrés qui inventent les recettes et ce sont les maîtres de maison qui, aidés de leurs conseils, dirigent et documentent les cuisiniers. Ainsi, chez moi, deux fois par semaine, nous avons des réunions de poètes. Ils viennent accompagnés de leurs chefs et nous discutons jusqu'à deux heures du matin.

— Croyez-vous, me demanda vers dix heures Geraldine, en proie à son idée fixe, que je vais voir enfin le premier étage ?

Mais à ce moment d'étranges musiciens firent leur entrée. C'étaient des Chinois musulmans vêtus de longues redingotes noires fermées par un col officier et tous coiffés d'un bonnet de couleur sombre. Ils étaient jeunes, émaciés et osseux. Leur maître, le chef d'orchestre, était un maigre vieillard qui, lui aussi vêtu de cette livrée, portait une petite moustache tartare.

Le dragon blessé

Ils s'installèrent devant des instruments longs et légers qui ressemblaient à de fines tables noires. Et soudain monta un chant liturgique, sauvage et doux.

— De quand datent ces instruments ? demandai-je à Yu-Shan.

— Oh ! ce sont des copies, me dit-il. C'est assez vieux.

— Mais encore ?

— Quatre mille ans.

— Et cette mélodie ?

— Elle est plus moderne : trois mille ans.

Le concert prit fin. Geraldine qui sommeillait se réveilla.

— Puis-je maintenant voir, demanda-t-elle, le second étage ?

— Vous ne connaissez pas encore le premier, répondit Yu-Shan, et notamment la bibliothèque.

Pour y atteindre, nous traversâmes une vaste pièce qui devait être l'oratoire car, sur une table de marbre qu'isolait un cordon, j'aperçus un portrait, un sabre et, devant cette table, un vénérable fauteuil. Je m'inclinai respectueusement mais Geraldine, peu au courant, passa en me disant :

— La bibliothèque doit être plus intéressante, venez donc.

À nouveau, je vis que Yu-Shan et sa femme échangeaient un regard qui ne devait pas être favorable à Mrs. Harway.

Nous ne nous attardâmes pas dans la bibliothèque, en dépit de tant de manuscrits et de livres que j'aurais voulu examiner. Seul, le second étage préoccupait mon amie, mais décidément il n'en était plus question car Yu-Shan, avec une infinie courtoisie, nous remerciait de notre visite en nous remettant à chacun un éventail qu'il avait peint et qu'il signa devant nous.

— Je reviendrai demain, dit Geraldine et vous n'aurez qu'à me dire votre prix. Je l'accepte sans discuter.

Le dragon blessé

Yu-Shan s'inclina, sourit et nous montâmes en auto. Geraldine ne se tenait pas de joie :

— La semaine prochaine, je prendrai la crémaillère, car ça y est, j'ai la maison.

— Mais vous ne l'aurez jamais, dis-je, consterné. C'est effrayant ce que vous avez gaffé.

— Moi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous avez dit que vous sacrifieriez les saules du jardin et, sans vous arrêter, vous avez passé devant cette table de marbre avec un regard méprisant.

— Et alors ?

— Mais, malheureuse, le petit parc est un tombeau et la table est l'autel des ancêtres !

Geraldine me regarda, une lueur de désespoir dans ses yeux agrandis :

— Décidément, soupira-t-elle, je n'ai pas de chance avec les morts.

Temples

C'est, au cœur de la ville chinoise, un temple taoïste où me reçoivent des chiens faméliques qui, hargneux, respirent mes semelles. Tuiles de turquoises et d'émeraude, rocailles, jardins délabrés.

Une paix infinie, une douceur tombale règnent dans l'abandon des cours. Un jardin plus soigné que les autres précède la résidence du père supérieur, le seul de ce couvent qui soit initié aux secrets d'un rite que ses disciples ne suivent plus que machinalement, mécaniquement, sans oser comprendre.

De jeunes moines au type mongol m'accueillent avec un sourire à pourboires. Ils ont un visage de fille sous de longs cheveux emmêlés et

Le dragon blessé

des regards un peu fous. Mon guide me renseigne : ce sont des sorciers. D'autres moines apparaissent, l'air dessiné par Gustave Doré. Ils sont desséchés, avec de vrais visages de magiciens, de longues barbes de burgraves et des bonnets pointus. Mais tous, en dépit de leur bizarre accoutrement, ont une bonhomie souriante.

Dans les sanctuaires grillagés, des bouddhas d'or et des kwanins brillent vaguement sous des veilleuses. C'est le plus saint des temples bouddhistes de Pékin.

Je visite une cave : le réfectoire. À ma surprise, tout y est propre, mais les tables trouées sont boiteuses, les escabeaux rongés. Une chauve-souris, réveillée, me décoiffe.

Dans l'une des cours, deux coupoles grises ressemblent à des tombes ou à des termitières. Incertain, je m'incline et médite un instant comme devant le soldat inconnu. Comme nous quittons le couvent, mon guide me demande :

- Pourquoi avez-vous salué si longuement ces coupoles ?
- Ce ne sont pas des tombeaux de saints ?
- Non, répond mon guide, ce sont les cuisines.

*

Je vais revoir, en dehors de la ville, le temple du Ciel. C'est en effet la plus délicieuse promenade de Pékin. Les sanctuaires se dressent au milieu d'un parc immense qu'un Lenôtre de l'empire a noblement dessiné.

Ici, du moins, la pierre et le marbre ont résisté aux injures du temps et à la négligence des hommes. Les pavillons et les cours, de cet inimitable rouge chinois, et qui servaient de magasins et d'entrepôts aux sacrifices, bâillent, depuis longtemps sans usage. Mais là-bas, veillé par sa garde de cyprès, un temple blanc au toit de turquoise se dresse comme un hymne de pierre. Un autre, sacré entre tous et qu'enveloppent trois terrasses circulaires, élève un autel de marbre. Depuis la chute des empereurs, nul n'y a officié. Qui, en effet, sauf un

Le dragon blessé

Fils du Ciel, serait assez auguste pour oser revêtir la robe liturgique que le soleil, la lune et les étoiles décorent et qu'incrument les écailles du Dragon ? Qui, aujourd'hui, gravissant l'un des escaliers faisant face aux points cardinaux, pourrait, au nom de quatre cents millions d'âmes, offrir au ciel dont il est descendu le pur sacrifice que depuis quatre mille ans le Seigneur de la Terre offrait aux puissances invisibles ?

Derrière moi, un clairon triste sonne mollement ; ce sont des soldats chinois qui paresseusement font l'exercice.

Je songe aux pages d'Abel Bonnard : Chine immuable...

Le Conservatoire

C'est M. Li qui a fondé le conservatoire de Pékin.

M. Li est l'un des personnages les plus aimables, les plus énigmatiques et les plus influents de la Chine. C'est un musicien, un poète, un politicien et un professeur. Il a tout lu, il a tout vu. Il a un institut à Shanghai où il organise des concerts, des conférences. Il a une maison à Nankin, il doit en avoir une à Canton. Il est en relations avec la Société des Nations, M. Paul Valéry, la Nouvelle revue française, des universités américaines, des écrivains russes et des collègues anglais. J'ai déjeuné chez lui à Shang-Haï, je l'ai retrouvé à Hang-Tchéou, je l'ai rencontré à Nankin, il m'attendait à Pékin et je le reverrai à Paris.

Il parle à voix basse un français châtié. Il a une barbiche floconneuse, de grosses lunettes, des petits yeux myopes et s'habille toujours à la chinoise. Il est flou, il a l'air dessiné avec la fumée de sa cigarette et l'on n'oublie jamais son visage. Il connaît tous les généraux, tous les gouverneurs de provinces, tous les membres du gouvernement et, quand il arrive à Nankin, le président de la République se dérange. Je ne sais pas s'il a une situation officielle, mais tout le monde est à ses ordres. Mystérieux M. Li !

Le dragon blessé

Il m'attend au conservatoire, dans un vaste bureau qui est probablement le sien et entouré de jeunes professeurs.

Il est midi. Tout à l'heure, je déjeunerai chez M. Li, non au conservatoire mais dans un autre institut dont j'ignore le nom exact et qu'il dirige également. Pour l'instant, il m'explique certaines choses mais je n'entends rien car des cris aigus, une musique stridente, un orage de gongs me perforent les oreilles. Un professeur ferme la porte, je respire.

— Nous prenons nos élèves à l'âge de sept ans, m'apprend M. Li. Ils sont logés et nourris. Deux fois par semaine, ils donnent une représentation dans un théâtre de la ville, ce qui paie une partie des frais de notre maison. Venez, je vais vous montrer les classes.

À l'ombre des galeries, elles sont groupées par petits paquets dans des cloîtres successifs. Sous les arcades du premier cloître, se tiennent une demi-douzaine de classes, sous l'égide de chefs d'orchestre armés d'une baguette : ce sont les professeurs. Les élèves psalmodient, chantent, crient de leurs jeunes voix acides que ponctuent des gongs. Ils ne paraissent aucunement troublés par le vacarme des classes voisines mais tout au contraire pris d'émulation. C'est une extraordinaire cacophonie de trilles suraigus, de miaulements, de piaillements perçants.

— Nous cherchons en ce moment à adoucir notre musique, me confie l'un des professeurs.

Je le regarde, mais non, il ne se moque pas de moi.

Tous ces enfants sont debout et c'est sur leurs pointes que se déplacent ceux qui traversent la cour. Ils ne peuvent en effet avancer autrement, leurs pieds étant comprimés dans des sortes de brodequins de bois qui, élevant le talon, les obligent à se tenir sur le bout des orteils. D'autres garçons, silencieux, debout sur une seule jambe comme les hérons du Pei-Haï ou les danseuses de Degas, l'autre jambe étendue horizontalement et appuyée sur une barre, nous regardent

Le dragon blessé

passer, impassibles. Une heure durant, ils se tiennent sur une jambe, une heure durant sur l'autre et ne paraissent point souffrir de leur incommode position. Ils ont un air pétrifié et dans leur visage de poupée seuls leurs yeux plissés bougent, me regardant curieusement.

Ces classes sont les classes préparatoires et c'est dans le troisième cloître que, le corps et les membres assouplis, les élèves apprennent l'art millénaire et compliqué de la danse. Ceux-là ont dix ans au moins, seize au plus et je contemple, déconcerté, cet extraordinaire ballet. Quelques adolescents que leurs pointes grandissent exécutent des danses guerrières. Leurs bonds, leurs feintes, leurs parades, leurs assauts furieux, leurs évolutions rythmées sont merveilleux de précision et de cadence. Plus loin, d'autres jeunes gens miment des danses amoureuses et bien que tous soient des garçons se divisent en acteurs et en actrices. Ils virevoltent, minaudent, attaquent ou se dérobent. Tous ces pas compliqués de siècle en siècle, ils les réalisent, prodigieux de vitesse. Un jeune garçon qui, les bras tendus, déploie un voile, saute à petits pas menus et tourne, offrant une gorge absente.

Je demande :

— Comment faites-vous pour choisir qui des élèves sera acteur et qui actrice ?

Un professeur me renseigne :

— La vocation se dessine presque tout de suite. C'est pour nous une question de tact, de coup d'œil et aussi d'habitude. Ceux qui deviennent des actrices se marquent d'année en année davantage. Ils ont une sensibilité plus fine, des gestes plus gracieux. Très vite, ils se féminisent. Chez les autres, au contraire, nous développons les muscles et certaines qualités de vigueur, d'énergie. Il est très rare qu'un acteur puisse remplir à la fois les rôles d'homme et les rôles de femme, mais enfin, cela se voit, Mei-lan-Fan, par exemple, bien qu'il soit fort spécialisé,

Le dragon blessé

— Et dans votre conservatoire, dis-je, il n'y a pas de jeunes filles du tout ?

— Si, mais ce n'est guère entré dans nos mœurs, cela choque les familles. Tenez, en voilà.

Je regarde : aucune différence.

— Vous devriez venir voir nos élèves ce soir, me dit M. Li en me reconduisant. Ils donnent précisément une représentation dans un théâtre de la ville. Rejoignez-nous.

*

Je viens d'y passer un quart d'heure. Les spectateurs, composés en majeure partie des familles, boivent, fument, mangent et s'éventent. De tout petits sont là, amenés par leur mère, et qui regardent, les yeux agrandis : l'impression tout à la fois d'un spectacle de patronage et d'un Wonderland pour enfants.

Les jeunes gens que j'avais vus le matin en tenue de travail arborent à présent des costumes rutilants. Aucun décor qu'un paravent et nul meuble qu'un fauteuil. Certains acteurs semblent porter des masques, tant les lignes sont grimaçantes dans leur maquillage épais. Leur sérieux, leur dignité et leur expérience enchantent les assistants qui poussent leurs « Ollé » gutturaux. Quelques-uns des artistes ont déjà conquis la faveur du public. Quelques-unes aussi...

Philosophie d'un ma-foo

À cheval, je me promène dans la campagne avec mon ma-foo. C'est un homme d'une quarantaine d'années qui a naguère monté en courses et qui maintenant cumule les fonctions d'écuyer et de guide.

Je sais que pour atteindre le village je dois traverser un pont. Je cherche le pont : il y est, mais je cherche la rivière : elle n'y est plus.

Le dragon blessé

La rivière est partie. La faute en est au déboisement. Je demande à mon ma-foo :

- Quand cette rivière a-t-elle disparu ?
- Pas longtemps : quarante, cinquante ans.
- Puisque tu le savais, pourquoi m'as-tu fait faire ce détour ?
- Pont très joli, me répond-il.

Sa réplique me plaît. Je le regarde avec une brusque sympathie.

- Est-ce pour cette raison qu'on n'a pas détruit le pont ?
- Non, précaution.
- Comment ?
- Rivière un jour peut revenir.

Nous passons devant une villa où deux jeunes Chinoises jouent au tennis, tandis que des jeunes garçons en robes les regardent, accroupis par terre et leurs mains paresseuses sur les genoux.

Mon ma-foo contemple les joueuses et crache de dégoût. Je lui demande :

- Tu n'approuves pas le sport pour les femmes ?
- Non. Moi regrette pieds déformés. Pieds déformés empêcher jeunes femmes de courir : beaucoup meilleur pour préservation des familles et plus commode pour les maris.

Le but de ma promenade est, dans un village, un marchand qui m'a promis un dragon de porcelaine dont je possède le pendant. J'ai convenu d'un prix, mais j'ai eu l'imprudence de ne traiter que verbalement. Je fais part de mes craintes à mon compagnon.

- Jamais rien signer avec Chinois, m'explique-t-il. Si bon Chinois donne parole, il tient. Mais si Européen exige signature pour confirmer, Chinois plus tenir engagement.
- Pourquoi ?

Le dragon blessé

— Parce que contrat écrit prouve master pas confiance. Alors, Chinois vexé roule toujours master.

Mon ma-foo est marié et a recueilli chez lui une petite bonne qui lui sert de concubine. Je lui demande ce qu'en pense sa femme.

— Femme pense pas, répond-il.

Puis il ajoute :

— Moi plus la voir. Elle très vieille, quarante ans.

Il réfléchit et conclut :

— Femme comme fleur : fanée, on la jette.

Nous traversons un gué, galopons entre les plaines de joncs où, un mois plus tard, nous n'oserions plus nous aventurer et arrivons devant une petite ferme. Mon ma-foo arrête sa monture et me demande :

— Master pas soif ? Ici, lait très bon.

Je n'ai pas soif mais je comprends ce que cela veut dire. Mon ma-foo appelle un paysan qui, au bout d'une minute, revient avec une écuelle pleine de lait. Le ma-foo le boit avidement et je m'informe de ce que je dois.

— Rien, m'apprend-il.

Comme je le regarde surpris :

— Paysan chinois toujours content rendre service, me dit-il, même quand très pauvre. Paysans en Chine, généreux, bons et honnêtes, tout pareils missionnaires catholiques.

— Tu aimes les missionnaires ? dis-je, intéressé.

— Pas tous. Missionnaires catholiques, oui : jamais penser à eux-mêmes, toujours penser aux autres, même quand missionnaires très malades, pauvres, fatigués...

— Et les autres missionnaires ?

— Moi, pas aimer : eux trop gras, bon Dieu trop maigre.

Le dragon blessé

Nous arrivons devant des champs où de vieilles femmes adipeuses et ridées bêchent la terre.

— Pas vieilles femmes, m'explique le ma-foo : eunuques. Eux habitaient palais impériaux. Pékin joli, alors, grande puissance.

Puis, redressant la tête avec orgueil, il déclare :

— Mon père ma-foo dans écuries impériales.

J'arrête mon cheval et contemple les eunuques. Ils sont édentés, gras, flasques avec des joues qui pendent. Peut-être l'un d'entre eux, dans la cour médiévale, a-t-il été en faveur, joui d'un mystérieux pouvoir ? Tous ont connu les splendeurs de l'antique empire fabuleux. Maintenant, ils cultivent la terre avec une bonne humeur indifférente. Deux jeunes gens vigoureux entourent l'un de ces vieillards.

— Fils de l'eunuque, m'apprend le ma-foo.

Je le regarde en riant :

— Tu te moques de moi ?

— Non. Lui devenir seulement eunuque à vingt-cinq ans.

— Et il a quitté sa famille, ses enfants pour se faire... consacrer ? Pourquoi ?

— Ambition, me dit mon ma-foo.

Sur la route qui nous ramène à Pékin, un soldat nous arrête. Il s'est jeté par terre devant les chevaux et nous implore, les bras en croix.

— Lui bandit, murmure mon ma-foo. Pas donner argent.

Pauvre bandit ! Ses vêtements sont en loques, son képi déchiré et ses yeux fiévreux brillent dans un visage décharné. Je lui jette quelques cents.

— Master, vite galoper maintenant. Lui peut-être tirer sur nous.

Je me retourne. Je n'aperçois plus qu'une silhouette vacillante qui disparaît le long des joncs. Je demande :

Le dragon blessé

- Tu n'aimes pas les soldats ?
- Non, soldats mauvais. Mais exister plus mauvais encore.
- Qui ?
- Généraux.
- Je vois que tu ne portes pas l'armée dans ton cœur.

Pour toute réponse, il crache avec mépris.

- Pourtant, que ferais-tu si des ennemis attaquaient ton pays ? Tu ne le défendrais pas ?
- Non. Moi, ma-foo, pas soldat.
- Alors, tu préférerais voir l'étranger s'installer chez toi plutôt que de le battre ?
- Étranger venir si souvent ! Chine toujours Chine...

Tout en regagnant Pékin, je songe à cette réponse à nos yeux si indigne. Mais elle ne me surprend pas.

En effet, un ami depuis quinze ans dans pays me racontait qu'à Tamen, quelques années après la guerre, un arc-de-triomphe s'élevait portant encore à son faite une banderole solidement attachée où s'étalait, en allemand et en langue autochtone, une proclamation de Guillaume II insolente pour la Chine. Comme mon camarade disait à un Chinois :

- Comment pouvez-vous laisser subsister une inscription pareille ? Vous devriez l'enlever !
- Oh ! pourquoi ? répondit le Chinois. Elle tombera bien toute seule.

Et l'autre soir, à dîner, mon ami, le poète Lu à qui je demandais ce qu'il pensait de notre révolution de 1789 ne m'a-t-il pas déclaré :

- Il s'agit ici d'un événement tellement récent que pour le juger il convient d'attendre.

Ils ont une autre perspective que nous. Ils n'ont pas la même mesure du temps. Et peut-être est-ce là ce qui nous sépare le plus.

Le dragon blessé

« Monsieur Pu-Yi »

Sa Majesté l'empereur vous donne audience lundi prochain, me dit le ministre du Japon qui ce jour-là me recevait à déjeuner dans cette demeure, précisément où voici dix ans l'ambassade donnait asile au jeune empereur poursuivi.

En juillet, les rares heures clémentes de Pékin se paient par des lendemains cruels. Tantôt, mitraillé d'éclairs, l'étincelant ciel noir s'entr'ouvre et des trombes croulent sur la ville. Tantôt les orages font trêve, amoncelés dans le ciel inquiétant. Une glu torride s'abat alors sur vous comme une ardente bête molle et moite et le moindre geste devient un sport.

— Fera-t-il aussi chaud à Hsin-King ? demandai-je au ministre.

— Infiniment plus chaud, répondit-il en se levant de table. L'on passe brusquement d'un hiver sibérien à un été tropical.

En dépit des ventilateurs, je sens mon col devenir adhérent. Un brûlant vent poussiéreux, le vent jaune de Mongolie, secoue les arbres du jardin. J'aperçois derrière les fenêtres soigneusement closes l'amorce de la villa où, en 1924, s'était réfugié l'empereur.

— Je vais vous montrer ses chambres, propose le ministre.

Nous traversons le parc qu'englobe la fiévreuse tempête.

— Regardez ces arbres, me dit-il. Ils portent les traces des balles des Boxers. C'est ici même que plusieurs de nos amis furent massacrés.

Les troncs, en effet, sont troués de projectiles et les murs du petit palais éraflés. Nous gravissons un étage.

— Voilà les chambres, me dit le ministre en me montrant trois pièces tendues de nattes blondes. Il a vécu ici pendant des mois sans jamais sortir. La situation s'aggravant, nous décidâmes de lui faire quitter Pékin. Nous lui fîmes endosser

Le dragon blessé

un costume de coolie et c'est sous ce déguisement qu'il a gagné Tien-Tsin. C'est une expérience intéressante pour un souverain, continue-t-il : pendant sept ans, il a appris la vie.

Singulier destin, en effet, que celui de ce jeune homme, empereur sous le nom de Shuang-Tun, dès l'âge de trois ans, empereur et presque demi-dieu, chassé, puis couronné une seconde fois à l'âge de douze ans, chassé à nouveau et obligé soudain sous le nom de Pu-Yi, à une existence précaire et laborieuse d'étudiant pauvre !

Le voici, par un retour du sort, nommé régent de Mandchourie et enfin empereur sous le nom de Kan-Teh, dans ce rude pays que ses aïeux, trois siècles plus tôt, quittèrent à la tête de hordes guerrières, afin d'envahir la Chine. Là, s'identifiant à race conquise et rénovant sa culture, ils devaient se transmettre d'une dynastie à l'autre un flambeau que seule la république a éteint.

Comment résister au désir d'approcher ce prince romanesque qui symbolise à mes yeux une civilisation datant des Pharaons !

Nous regagnons la légation où le café nous attend.

— Puisqu'après Hsin-King vous vous embarquez à Dairen pour mon pays, dit le ministre, je vous engage à laisser vos bagages à Moukden où fatalement vous repasserez et où je vous conseille d'attendre l'heure exacte de l'audience.

Je sais ce que cette dernière phrase veut dire, des amis m'ayant prévenu. En effet, le jour de l'audience n'est jamais fixé que d'une manière approximative. Si officiellement l'on vous annonce à Pékin que l'empereur vous recevra à Hsin-King le 17, par exemple, et que vous arriviez à Moukden le 15, l'on vous apprend, sitôt débarqué, que l'audience est remise au 18, puis le 17 qu'elle est reculée au 19, et parfois le 19 qu'elle n'aura lieu que le 21.

Ceci n'est pas très commode pour qui a retenu sa cabine à bord d'un des bateaux japonais qui, eux, ne diffèrent point leur départ de Dairen selon les fantaisies du protocole. Mais ces atermoiements sont une des faces de l'étiquette mandchoue. Peut-être la cause en est-elle due aussi

Le dragon blessé

à la légèreté de quelques Européens ou Américains qui, ayant appris à Pékin qu'ils avaient une audience, y renonçaient devant la fatigue du voyage et s'excusaient au dernier moment. Une fois à Moukden, qui n'est qu'à un jour de Hsin-King, il est bien rare que de pareilles défections se produisent.

*

— Alors, vous allez voir « Monsieur » Pu-Yi ?

me dit ce soir-là sur un ton légèrement gouailleur un membre important du gouvernement de la République.

— C'est exact, répondis-je. J'ai une audience de Sa Majesté.

Les Chinois présents échangent un sourire. Je suis le seul Européen. Tous parlent d'ailleurs à merveille le français ou l'anglais.

— La Mandchourie vous intéresse-t-elle à ce point que vous écourtiez votre séjour à Pékin ? Ou est-ce M. Pu-Yi ?

La question m'est posée en français par l'un des convives les plus marquants, un ingénieur célèbre. Il est vêtu d'une robe soie couleur de nacre et dans son visage, d'une surprenante jeunesse, ses yeux vifs me dévisagent. À nouveau je constate que l'âge, jusqu'à soixante ans, semble n'avoir point de prise sur les fils du Ciel. J'ai vu à Nankin le président de la République : il a passé cinquante ans, il a l'air d'en avoir vingt-cinq. Les Chinoises sont plus extraordinaires encore, surtout aujourd'hui qu'elles entendent ne plus grossir, qu'elles font du sport et qu'elles dansent.

— En effet, déclarai-je, c'est bien l'empereur qui m'attire, — je suis résolu à ne pas l'appeler M. Pu-Yi. Puis-je vous demander pourquoi vous souriez ?

— C'est qu'en parlant de lui vous dites l'empereur. Je ne savais pas que la France avait reconnu le Mandchukuo.

— Je ne fais pas de politique, répondis-je. Et que la Mandchourie soit reconnue ou non, il me semble qu'en

Le dragon blessé

l'appelant l'empereur je ne fais que consacrer un usage que vos propres ancêtres ont établi depuis bien des siècles.

— Je crains que vous n'ayez une déception, me dit l'un de ces messieurs après un petit froid. Un jour et deux nuits de voyage, par cette chaleur, pour causer à travers un interprète avec un jeune homme assez ordinaire !... Enfin, cela vous regarde.

— C'est que précisément je ne pense pas qu'il soit ordinaire. Je viens de lire le livre de Johnson, qui fut son précepteur et son ami et qui est un écrivain d'une réelle qualité : il le dépeint sous d'autres espèces.

— Avouez que si vous étiez Chinois vous seriez impérialiste ! me dit en riant le jeune ingénieur. L'empire, pourtant, nous a fait bien du mal. Sous le règne de l'impératrice douairière, T'zu-Hsi, ce ne sont même pas les ministres qui gouvernaient, mais les castrats.

— Kang-Hi, Yung-Chin et Kien-Lung furent cependant de bien grands empereurs, protestai-je résolument, et je ne sache pas que Kan-Teh ait des eunuques à Hsin-King. Et puis, que voulez-vous, continuai-je, au risque de manquer de tact, j'aime trop les artistes et les philosophes que votre pays a produits pour ne pas respecter ceux qui, depuis des siècles, les ont encouragés et soutenus.

La dernière journée

Je pars demain pour Moukden. C'est ma dernière journée à Pékin et je ne m'en console pas, en dépit des nouvelles menaçantes et de l'épidémie qui est aux portes.

— La situation politique est mauvaise, me confiait hier Panchito, mais la situation sanitaire est pire. Quelque

Le dragon blessé

précaution que on prenne, on risque sa vie à chaque plat. Si nous savions ce que nous respirons comme microbes, nous n'oserions plus respirer.

Rien ne trouble, néanmoins, la douce quiétude de Pékin.

Je veux revoir la ville chinoise et à nouveau je traverse les rues pouilleuses qu'ennoblissent les oriflammes et les devises et où tant de beauté se marie à tant de misère. Le marché est là. J'y pénètre.

On y trouve tout : des boucheries, un théâtre en plein vent, des marchands de coquillages, d'épices, de jouets, de fromages, des comptoirs de soieries, de tapis, des cuisines qui sont des restaurants, des cordonneries, des curios, des pâtisseries, des coiffeurs et d'étranges pharmacies avec des recettes millénaires, des talismans et des philtres d'amour. Il y a des librairies, des miroitiers, des fleuristes, un combat de coqs, des poissonniers et un garage d'oiseaux.

Un velum abrite le marché et des pistes entre les échoppes s'entrecroisent, encombrées de porteurs, de coolies, de dames polychromes, de dandys portant robe blanche et feutre américain, d'enfants qui pissent, de chiens crasseux, de singsong girls, d'éphèbes fardés, de grosses commères alourdies de corbeilles de fibre et qu'escorte une marmaille accrochée à leur pantalons.

Toute cette foule joue de l'éventail, piaille, se coudoie sans se bousculer, glisse à pas indolents, marchande et, des heures durant, s'attarde chez les libraires ou aux cuisines. Délaissant leurs comptoirs les commerçants se font visite et s'installent.

Des rais de soleil éclairent la cohue bleue et blanche, accrochent un jade, font rutiler dans l'ombre d'une échoppe des grenouilles de quartz, des arbres de corail, des poissons de cristal, des jonques d'émail, des fruits de verre, des petits rochers de lapis ou encore, sur un paravent à fond crème, une oie sauvage qui, le bec dardé et les ailes droites, plonge entre deux rocailles dans un étang lunaire.

Une grâce, une politesse universelle, une urbanité séculaire règnent dans cette cité nonchalante et laborieuse où jamais quelqu'un ne

Le dragon blessé

s'affaire. Des gens qui ont déjeuné au marché vont y dîner tout à l'heure et sur les bancs du théâtre en plein vent qui déjà refuse du monde, les marchands de serviettes parfumées, de limons et d'éventails ont pris place, leurs éventails sur les genoux.

Je rejoins mon rickshaw, m'engage dans la ville tartare et ma nostalgie me ramène, à travers les avenues triomphales, aux portes des palais impériaux. Mais auparavant je veux voir les jardins d'un vieux palais qui, attenant à la Cité interdite, sert de résidence provisoire à un général du Sud. Une carte que m'a remise le maire me permet de les visiter.

Le général, cet après-midi là, reçoit. Des autos tournent dans l'allée poudreuse et de vieux Chinois, tous en robe, en descendent avec lenteur. Ils se saluent, les mains dans les manches et, à petits pas compassés, se dirigent vers le palais que gardent appuyés sur leurs fusils ternis, deux jeunes soldats ensommeillés.

C'est dimanche. Des familles et des couples se promènent qui ont épinglé leur carte d'entrée à leurs robes ou à leurs vestons. J'essaie de retenir leurs visages, mais mon regard se brouille devant ces figures lisses d'où les traits sont absents et où à peine les yeux s'indiquent.

Un sentier capricieux mène vers un étang : en Chine, le plus court chemin d'un point à un autre est un zig-zag.

Un pavillon ruineux mire dans l'eau bleue ses murs rouges et ses tuiles d'émeraude. Assis côte à côte sur la berge, un adolescent et une très jeune fille contemplant dans l'herbe une chienne qui vient de mettre bas et qui, longuement, lèche sa portée. Soudain, le garçon s'empare d'un des chiots, puis, retroussant sa robe et suivi de sa compagne, il s'éloigne en courant et, au bord de l'étang, se rassoit. La jeune fille, qui a allumé une cigarette, s'amuse, du bout embrasé, à piquer les yeux encore aveuglés du petit chien. Celui-ci se débat. La cigarette s'éteint et le garçon, allumant son briquet, le passe à sa compagne. Alors, celle-ci, avec un mince sourire, rôtit les yeux du chien qui agonise, tandis que plus loin, assise en rond sur le gazon, une

Le dragon blessé

famille extasiée contemple les premiers pas d'un enfant, que sur un pont de marbre deux amoureux passent, les mains reliées par une rose, et qu'un vieux bonhomme en sarrau bleu, une tige souple posée sur l'épaule, promène tendrement un oiseau qui pépie dans une petite cage balancée.

*

De nouveau, les palais impériaux. Le cœur serré, j'y ressens cette détresse qu'ils m'inspiraient le premier jour. Il me semble que depuis mon arrivée certains murs, certains lambris se sont effrités davantage.

Dans la somptueuse cité désolée, un seul coin n'est pas qu'un décor. C'est dans l'un des palais plus petit que les autres, plus isolé, plus secret, les modestes appartements de celui qui fut le dernier empereur de la Chine. Aucun objet précieux, mais qu'importe ! Les témoins de sa vie quotidienne sont là : sa table, sa chaise, ses livres, des potiches, une pendule et jusqu'à ses photographies. C'est ici que vécut, exilé dans ses propres palais, et détrôné pour la seconde fois, le dernier descendant de la maison des Tchings.

De nouveau je m'égarerai dans les jardins et moi qui croyais connaître la Cité interdite j'y découvre de nouvelles splendeurs. Mais toutes sont menacées, vouées peu à peu à la mort. Encore dix ans de république et ce sera la fin. Rien ne peut plus sauver Pékin qu'un miracle, sans doute le miracle japonais. Peut-être est-il plus proche qu'on ne le croit ¹.

Cependant, mon coureur me rappelle l'heure du train. Avant que de me rendre à la gare, j'ai le temps de revoir sous le soleil couchant la porte du Tambour qui, de sa masse guerrière, semble protéger la cité. Jadis, aux quatre coins de la capitale, des guetteurs au faîte de ces donjons formidables surveillaient jour et nuit l'horizon. Aujourd'hui encore, poussant les lourdes portes, les soldats à l'approche de la nuit verrouillent la ville jusqu'à ce que le premier clairon ait sonné l'aube.

¹ Ces notes ont été rédigées fin 1934, et depuis les événements ont singulièrement donné raison à l'auteur.

Le dragon blessé

Une seconde enceinte qui, de-ci, de-là, tombe en ruines, défend à quelques kilomètres les abords de Pékin, tandis que tout là-bas, dominant les plaines de Mongolie, la Haute Muraille dresse sa sauvage ceinture. Sur des milliers de lieues sa masse obstinée monte la garde, épousant les rocs et les monts. Par millions, les bâtisseurs qui l'ont édifiée sont morts à la peine. Tous sont ensevelis dans ses flancs. C'est ainsi que par delà les siècles et les siècles, l'esprit des morts protège la muraille.

MANDCHUKUO

@

Vers Moukden

Le Japon qui s'est installé en Corée, qui contrôle le Mandchukuo, pacifie le Jéhol et pénètre en Mongolie, commence à la gare de Pékin sitôt que s'y range le long train bas, arrondi comme un tunnel : les trains du Mandchukuo sont propres et partent à l'heure.

Les voyageurs n'ont le droit d'emporter dans leur sleeping qu'un petit sac à main. Ceci est une précaution contre les bombes, trop de voyageurs descendant en cours de route ayant récemment oublié leurs bagages dans le train, lequel sautait sitôt leur départ !

Grâce à la protection du ministre et à l'exquise courtoisie japonaise, je peux garder dans mon compartiment tous mes colis. Depuis que j'ai quitté l'Europe, leur nombre me supplicie. Il ne faudrait jamais être pressé en voyage, ni être alourdi par ses malles. Il paraît qu'il y a des gens qui font le tour du monde avec une seule valise et qui ont toujours ce qu'il leur faut. Moi, je voyage avec dix valises et il me manque toujours quelque chose !

Néanmoins, bien m'en prend d'avoir réuni autour de moi mon troupeau de cuir : le fourgon, qui contenait de sensationnelles surprises, n'est jamais arrivé !

*

Le voyage s'annonce mal. Une tempête de sable gifle les vitres et pénètre dans les wagons. Une chaleur inhumaine fait haleter les voyageurs. Les nobles paysages chinois tournent, loupés, sous des ouragans de poussière.

Le lendemain matin, à sept heures, j'arrive à Shang-Haï Kwan où le commandant Coppin vient me chercher, profitant d'une heure d'arrêt pour me montrer la ville qui fut, il y a si peu d'années, un champ de bataille. Coppin, un Anglais d'une quarantaine d'années, s'y est

Le dragon blessé

glorieusement battu. Sur une colline, il m'indique les points stratégiques. Lui ne dit point « Monsieur » Pu-Yi en parlant de l'empereur, mais j'entends à peine ses explications que, sous un ciel moins furieux, j'eusse jugées passionnantes.

En me raccompagnant à la gare, il me souhaite bon voyage sur un ton dubitatif : le train précédent, en dépit des patrouilles japonaises, a été attaqué par les bandits chinois.

Une nuit puante, suivie d'une longue journée écrasante. Vers midi, l'orage de sable s'apaise. J'abaisse une vitre pour la refermer aussitôt : l'air embrasé, humide, est de la buée de chaudière. Une détonation. Le train freine brutalement. Le choc me projette contre la cloison. Je me relève, meurtri, sous une pluie de valises. Le contrôleur m'explique que quelque chose est arrivé au fourgon : en effet, il vient d'exploser. Les voyageurs, affolés, se pressent dans le couloir : tous n'ont pas la chance d'avoir leurs bagages sous la main, mais c'est moins à leurs malles qu'ils pensent qu'aux bandits. J'ai un pincement au cœur : c'était mon rêve de voir des bandits. Il n'y en a pas ! La bombe avait voyagé avec nous.

Le train a stoppé dans un désert pierreux. Et brusquement je m'immobilise, ahuri. Sur une voie transversale, je contemple un train chinois en panne sous le soleil : il est vide. Il paraît qu'il est là depuis plusieurs heures ; aussi tous les voyageurs l'ont-ils quitté. Je les aperçois enfin, par terre, entre les rails, couchés sous les wagons pour avoir de l'ombre ! Ne repartant pas avant vingt minutes, j'ai le temps voir le spectacle de plus près. Étendue, une famille chinoise s'évente sous le wagon postal, en prenant le thé. Un jeune homme dort sur le dos, ses longues mains à plat sur ses genoux. Tout de même, si le train leur faisait la blague de repartir ! Deux cigognes, qui s'étaient posées sur un wagon, s'envolent l'une derrière l'autre, le cou tendu et les ailes droites, et se diluent dans le ciel chinois.

Je regagne mon compartiment pour retrouver les ventilateurs.

Le dragon blessé

Enfin, Moukden ! Je me demandais s'il avait beaucoup changé depuis Forestier et Mauconseil : rien n'a bougé, sauf toutefois que les Japonais ne campent plus, installés dans un pays que l'ordre, grâce à eux, rend à peu près habitable.

Moukden

Que les Anglais sont accueillants ! À peine installé à l'hôtel, dans une petite chambre torride où déjà trois moustiques m'ont piqué, je reçois une lettre du consul général d'Angleterre m'invitant à loger chez lui. Sur le bateau qui m'emmenait en Chine, j'avais rencontré sa famille qui avait la grâce de s'en souvenir. Le consul de France, atteint de la grippe, s'excuse de ne point me voir ce jour-là, m'invitant à déjeuner pour le lendemain, lui et les siens étant d'ailleurs fort occupés par les préparatifs de la Fête !

« C'est vrai, tout de même, pensais-je en roulant vers la spacieuse et claire villa du consul d'Angleterre, que c'est après-demain le 14 juillet ! »

Bien entendu, sitôt arrivé à mon hôtel japonais, — tous les hôtels du Mandchukuo sont japonais, — le portier, m'ayant dévisagé avec une respectueuse méfiance, m'avait remis une lettre.

— Monsieur de Croisset, n'est-ce pas ? Ceci est de la part du consul général du Japon.

La lettre comporte, avec une invitation à dîner, un mot m'annonçant que l'audience du 15 est reportée au 16.

C'est la première étape.

— C'est un peu par égoïsme que nous vous avons invité, me dit le lendemain avec un charmant sourire Mrs. X... Mon mari est forcé de se rendre aujourd'hui à Hsin-King : il est rassurant pour ma fille et pour moi d'avoir un homme dans la villa. Moukden n'est pas de tout repos, vous savez !

Le dragon blessé

Les Anglais aiment vous remercier de ce qu'ils font pour vous.

La salle où nous prenons le breakfast donne sur un jardin qu'une arroseuse pivotante cherche en vain à rafraîchir. La grande maison, avec ses meubles d'acajou clair, ses coussins de chinz, me dépayse heureusement. Mrs. X... presque aussi jeune que sa fille, dispose tout en parlant des fleurs fraîches dans les vases.

— Il ne faudra pas sortir de Moukden, me dit-elle, sauf pour visiter les tombeaux des premiers empereurs. C'est la seule excursion qui soit à peu près sûre.

Et comme je partage une rôtie avec le chien, une magnifique bête dont je caresse le poil blond, Mme X... ajoute :

— Il ne faudra pas non plus approcher les chiens inconnus ici. Beaucoup ont la rage.

J'étais déjà averti. Dans le train, un voyageur qui habitait Moukden m'avait raconté qu'elle y sévissait plus encore qu'à Pékin.

— C'est macabre, m'avait-il dit, à force d'être horrible. La semaine dernière, une famille entière est morte de la rage. Ils s'étaient mordus les uns les autres, n'ayant pas été vaccinés à temps. On avait cru le chien fou et non enragé. Ici, l'on peut confondre, les symptômes sont les mêmes.

— Il y a pire, me dit-on ce jour-là chez le consul de France. Une jeune femme nouvellement mariée qui avait été mordue par un chien errant, s'était, cédant aux supplications de son mari, fait faire une série d'injections : le chien n'était pas enragé, de sorte que les piqûres ont communiqué la rage à cette malheureuse. L'agonie a été d'autant plus atroce qu'elle se doutait de la vérité.

— Je te jure, mon amour, que le chien était enragé, je te le jure, lui répétait son mari en pleurant.

Une heure après la mort de sa femme, le jeune homme s'est tué.

Et tout le monde a des chiens à Moukden.

Le dragon blessé

L'hiver, ici, doit être sinistre. L'été ne l'est pas moins.

La ville est comme encerclée de menaces. Des patrouilles japonaises la parcourent constamment. La nuit, les voitures sont éclairées à l'intérieur, par précaution contre les attentats : une bombe est si vite lancée d'une auto !

Certains quartiers modernes offrent des avenues symétriques bordées de buildings hâtifs. Un quartier chinois sordide, déchiqueté, poussiéreux ou boueux, étend sa lèpre et se perd dans la campagne. Un quartier japonais actif et propre. Parfois des terrains vagues avec des reprises de maisons. Le quartier des légations et du club présente un singulier coin de province avec ses jardins murés abritant de banales villas que gardent des factionnaires chinois tenant leur fusil comme une canne à pêche.

Je n'ai pas visité le palais des empereurs, je n'ai même pas pu l'apercevoir. Aucun civil n'en peut approcher : c'est aujourd'hui l'arsenal.

La société

L'on n'arrête point de se recevoir à Moukden. J'ai néanmoins l'impression que c'est moins par plaisir que par peur de la solitude. N'est-ce point partout, d'ailleurs, un peu la même chose ? Mais ici les ombres s'accusent.

J'accompagne un soir une jeune femme : elle avait deux cocktails de cinq à sept et deux dîners ! Ceux-ci, à la vérité, sont simplifiés : un buffet froid où les invités viennent faire leur choix, après quoi ils s'assoient à des petites tables, mais point nécessairement à deux ou à trois car je vois des hommes et des femmes dont plusieurs, le visage triste, dînent seuls devant un guéridon. L'impression d'une pension de famille pleine de gens qui ne se connaissent pas ou qui se connaissent trop.

Cette petite société se groupe ainsi tous les soirs : sans doute le besoin de se retrouver parmi des Blancs.

Le dragon blessé

— C'est terrible de vivre ici en célibataire, me confie le jeune Z... qui, âgé de trente ans, est depuis sept ans à Moukden. Je ne gagne pas assez pour deux, soupire-t-il.

— Il y a pourtant une société, par conséquent des distractions.

— Une société si l'on veut. Un petit groupe international : il suffit d'être de race blanche pour en faire partie. On joue au bridge, une fois par semaine on danse au club. Il y a sept ans que je vois les mêmes visages ! Personne n'a plus rien à dire à personne. Aussi, le soir, je ne sors plus.

— Vous lisez ?

— Non, pas après mon travail.

— Vous avez une radio ?

— Pas même un phono.

— Les femmes ?

— Non. Elles sont toutes mariées ou ce sont des Chinoises, C'est compliqué,

— Alors ?

Il me regarde, hésite et sourdement répond :

— Je bois.

Nous avons dîné dans un petit restaurant russe qui me rappelait les cabarets que j'avais vus autrefois à Constantinople et que tenaient également des réfugiées qui avaient naguère en Russie connu un sort brillant. À Moukden, les Russes blancs ne sont pas trop à plaindre : la colonie européenne ou américaine est assez nombreuse pour s'opposer aux persécutions et leur venir en aide. C'est à Kharbin que leur sort est atroce. Ils y sont à ce point misérables que certains en arrivent à vendre leurs filles aux Chinois et que d'anciens généraux deviennent coolies et traînent des rickshaws ! Qui d'entre nous peut regarder cela d'un œil indifférent ? C'est toute la race blanche qui perd la face !

Le dragon blessé

Du moins, à Moukden, ces courageux exilés, dont quelques-uns réussirent à monter un petit commerce, ne risquent-ils point d'en être du jour au lendemain dépossédés. Mais à Kharbin, le fait est quotidien. Ils y descendent aux mêmes métiers que la lie des Chinois et se trouvent sans cesse en compétition avec eux. Sur une simple plainte ou une dénonciation envieuse, on les arrête, les chasse ou les exile. Ils n'ont aucun recours, car ils n'ont plus de nationalité. Sait-on ce qu'un pareil fait, en Extrême-Orient, signifie ? Aucune loi ne les protège, nul passeport ne leur est accordé. Qui pourrait leur délivrer un passeport ? Ces malheureux n'appartiennent plus à rien. Comment n'a-t-on pas encore saisi la Société des Nations du problème de ces effroyables destins ?

Une promenade

Il pleut depuis ce matin, une pluie ardente qui s'évapore en tombant et qui poisse. Je profite d'une accalmie pour visiter, en compagnie de Mme X... et sa fille, les tombeaux où reposent les premiers ancêtres de Kan-Teh.

Ce n'est pas l'Égypte qui est le pays de la mort, c'est la Chine. Ici, les morts sont partout : dans ce petit coin de champ qui n'est pas labouré, dans cette minuscule enclave où la moisson s'arrête, sur ce bout de terrain qu'ont respecté deux maisons, sur le bord d'une route. Souvent, rien ne les indique, sinon l'absence de construction ou de culture. Même les tombes riches sont anonymes. Orientées selon les rites, elles dorment quelque part derrière une porte, un arc. Aussi n'est-ce jamais une sépulture que l'on visite, mais son accès.

Les tombeaux des premiers empereurs mandchous s'annoncent par des cours successives, des arcs monumentaux, d'antiques portes cloutées et de triomphales avenues où veillent comme des sentinelles des ministres et des guerriers de pierre et des animaux rituels. De hautes terrasses surplombent les cours ou les jardins que ferment des

Le dragon blessé

portes somptueuses. Ces portes sont symboliques. Il suffit de gravir une terrasse et de la descendre ensuite pour passer d'une cour dans une autre : ce n'est pas aux humains que les portes s'opposent, mais aux esprits. La dernière des cours est close par une porte plus formidable et qui ne s'ouvrira jamais plus. Il faut faire le tour par les terrasses pour voir ce qu'il y a derrière : il n'y a rien qu'une colline assiégée d'herbes et où des arbres penchés ont l'air de se souvenir : les empereurs sont là.

Après l'ordonnance des cours, les jardins stylisés, l'orgueil des portiques, ce coin abandonné et sauvage offre une grandeur saisissante. Nul ne sait dans quel endroit exact sont couchés les empereurs. Des myriades d'hirondelles en nappes pressées s'abattent, tourbillonnent et retombent sur les cours.

Une tristesse douce et oppressive pèse sur ces mélancoliques domaines.

— C'est notre promenade quotidienne, me dit Mme X..., la seule promenade de Moukden. Quand il fait beau, ma fille et moi nous venons ici lire ou tricoter. Je m'en contente, mais pour elle qui a dix-huit ans ce n'est pas très drôle. Et si vous saviez comme le climat est malsain.

Le soleil se couche dans un ciel éblouissant et les premières étoiles scintillent.

— Il est temps de rentrer, me dit Mme X... L'auto ne marche pas très bien.

L'avenue barrée nous oblige à un détour à travers champs.

— Cela nous allonge beaucoup, murmure Mme X... l'air inquiet.

— Que craignez-vous ? demandai-je en souriant. Les bandits ?

Elle me regarde sans répondre.

La route sinueuse est presque déserte. Le moteur a des ratés. Soudain deux cavaliers chinois, tête nue, galopant sur de courts chevaux mongols, débouchent d'un sentier.

Le dragon blessé

— Pressez-vous ! crie Mme X... au chauffeur.

— Vous ne pensez tout de même pas, dis-je, que ces gens soient à craindre ? Ils essaient de « gratter » l'auto, voilà tout.

Déjà, je n'en suis plus si sûr : un dernier cavalier survient et tous trois galopent maintenant à hauteur de la voiture. Ils offrent un type que je ne connais pas encore, plus mongol que chinois : un visage plus large, un nez plus épaté, quelque chose de féroce et de sournois dans le regard.

Les deux femmes sont très pâles.

— Il paraît que c'est sérieux, pensai-je.

Je me souviens fort à propos d'un film américain que j'ai vu à Shang-Haï : je prends mon important trousseau de clés, — peut-être se souvient-on que j'avais dix valises ! — et, me levant dans l'auto qui est découverte, projetant le bras, je braque l'arme inoffensive dans la direction des cavaliers. Le résultat est instantané : ils ralentissent leur galop et, sur la route boueuse, peu à peu s'effacent.

— Quelle chance que vous ayez eu un revolver ! me dit Mme X...

— Je n'avais pas de revolver, ce sont mes clés. Mais vous croyez vraiment, continuai-je plein d'espoir, que ces gens là sont des bandits ?

— J'en suis à peu près sûre. Notre chauffeur est armé, mais il est très vieux. Généralement, un soldat nous accompagne. Une de nos amies a été « kidnappée », l'autre jour. Elle a eu plus de chance que l'autre, n'est-ce pas ? continue-t-elle en s'adressant à sa fille.

— Qu'est-il arrivé à l'autre ? demandai-je.

— On n'a pas payé la rançon assez tôt : la famille a reçu une oreille. C'est toujours l'oreille qu'ils commencent par vous couper... Ah ! voilà Moukden, soupire-t-elle, soulagée. Ce soir, nous vous ferons visiter les dancings.

Le dragon blessé

Je n'insiste pas sur les dancings. Celui où me mènent ces dames, et qui est convenable, n'est que triste. Les autres, où des camarades m'entraînent, sont pires.

Nos missionnaires

Pour la fête du 14 juillet, le consul de France et sa famille ont gentiment décoré à nos couleurs le club international. Des drapeaux, des cocardes et des banderoles tricolores donnent à la grande salle anonyme un accent qui, en plein Mandchukuo et à des milliers de lieues de la France, est singulièrement émouvant.

À midi, les invités de toutes nationalités affluent. En apprenant que je suis Français, ils me serrent les mains avec effusion en s'écriant :

— Félicitations, 14 juillet ! Félicitations, 14 juillet !

Je n'ai jamais été autant félicité pour un 14 juillet et cependant je n'y suis véritablement pour rien !

Toutefois, ce n'est point cette petite fête qui m'a laissé le plus grand souvenir, mais bien la réunion intime qui, à neuf heures du matin, s'est tenue chez notre consul et qui groupait, avec les rares Français de Moukden, quelques-uns de nos missionnaires.

Lorsque l'on accomplit le tour du monde en ce moment, l'on s'aperçoit que partout la peur alimente la haine, que chaque peuple craint la guerre pour lui mais la souhaite pour le voisin et que tout le monde déteste tout le monde. Aussi serais-je rentré de mon voyage avec une piètre opinion des hommes si je n'avais rencontré nos missionnaires et nos sœurs dont les âmes sublimes m'ont réconcilié avec l'humanité.

Il faut avoir voyagé en Chine pour se rendre compte du nombre et de la virulence des épidémies qui, chaque année, déciment ces fourmilières d'hommes. C'est au cœur de ces foyers d'infection que vivent les Pères et les Petites Sœurs. Celles-ci se penchent sur des maladies qui font pâlir

Le dragon blessé

même les médecins, lavent et soignent les plaies les plus répugnantes, et cela jour et nuit, sans répit, pendant des années, sous un climat empoisonné et sans autre salaire que le bon Dieu. Je ne cite pas d'exemples : la vie des missionnaires en foisonne, mais ces êtres magnifiques sont tellement modestes qu'on n'apprend leur sacrifice que lorsqu'il est consommé : chacun d'eux est le Soldat inconnu.

Il ne s'agit pas ici de religion, — je ne suis pas qualifié pour en parler. Je me place simplement au point de vue humain et français. C'est notre prestige que maintiennent en Extrême-Orient ces lazaristes, ces dominicains, ces jésuites, ces frères de la Doctrine chrétienne, ces sœurs. Ce sont nos ambassadeurs les plus influents. Aussi, au bout d'un an d'Extrême-Orient, je défie le plus coriace de nos anticléricaux de rester anticlérical, ou alors, c'est qu'il n'est pas Français !

Les missionnaires étaient arrivés chez le consul de divers points du Mandchukuo et de la Mongolie. Ils avaient voyagé, et dans quels trains ! une, deux ou trois nuits, fait des lieues à pied ou en chaise, tout cela pour porter un toast à la santé de la France et regagner ensuite leur poste. Il y en avait de tout vieux, en Chine depuis cinquante ans, qui n'étaient jamais retournés en Europe. Ils étaient tannés, maigris, recuits, presque aussi jaunes que des Chinois. L'un d'eux, un jeune homme au visage ascétique avec une petite barbe noire, toussait tout le temps.

— Il est perdu, me dit le consul, mais il ne veut pas que l'on s'inquiète de lui.

Un autre, courbé, offrait une figure terreuse, brouillée de rides et des paupières rongées.

Je savais leurs privations, leurs souffrances, leur pauvreté héroïque. Cependant je n'ai jamais vu, parmi les privilégiés du monde, des visages plus sereins, des sourires plus confiants et des regards plus heureux. On m'a souvent demandé quelles étaient les choses qui m'ont le plus impressionné en Extrême-Orient : en voilà une !

Le dragon blessé

Protocole

Que pensez-vous, Monsieur, de notre « tyrannique » occupation en Mandchourie ?

Le consul général du Japon, chez qui je dîne, me pose cette question sur un ton dont la politesse n'exclut pas l'ironie. Il y a longtemps qu'à ce sujet ma religion est éclairée. Sans doute j'ai pu constater à Moukden même certaines répressions brutales, voire expéditives, mais dans ce pays bouleversé par l'anarchie, le Japon représente l'ordre, la sécurité et, dans ces régions dévastées par les épidémies, l'hygiène. Pour tout dire, le Japon c'est la civilisation.

— Je pense, dis-je, que vous avez parfois la main un peu lourde. À cela près j'estime que si les Japonais n'étaient pas installés ici il conviendrait de les y inviter.

Les convives, tous Japonais, ont un sourire surpris.

— Je croyais, s'écrie le consul, que les Français étaient opposés à notre occupation en Mandchourie ?

— Cela prouve que vous lisez davantage les rapports officiels que les relations de nos écrivains les plus qualifiés. MM. Abel Bonnard et Pierre Benoît, plus récemment M. Pierre Lyautey, hier encore MM. Sauerwein et Chadourne, ont exprimé un avis opposé auquel je me range entièrement.

J'aurais bien autre chose à ajouter que je ne veux pas dire et notamment que si les Japonais ont étendu leur domination en Corée, en Mandchourie, s'ils cherchent à gagner la Mongolie, c'est qu'ils ne peuvent pas faire autrement et qu'il y a bien là de notre faute. Autrefois, le Japon comme aujourd'hui la Chine, était décimé par les épidémies. Celles-ci compensaient la formidable surpopulation annuelle. L'Amérique et l'Europe ont débarqué avec leurs médecins, leurs médicaments, leur progrès. Les épidémies sont enrayées, de sorte qu'actuellement la population du Japon s'accroît de 900.000 âmes par an.

Le dragon blessé

L'on ne peut plus compter que sur les tremblements de terre ! devait me dire plus tard, avec une souriante amertume, un Japonais.

— Et quand croyez-vous, demandai-je en détournant la conversation, que j'aurai l'honneur d'être reçu par l'empereur ?

Depuis trois jours que je suis à Moukden, la date de l'audience a été deux fois différée et je pressens une dernière remise. J'ai été trop optimiste en télégraphiant à Dairen pour que, sur le bateau en partance, l'on me réserve une cabine.

À ma stupeur, un éclat de rire général me répond. Je ne connais pas encore bien les Japonais et ne sais comment interpréter cet accès d'hilarité. Mieux au courant, je comprendrais qu'ils souhaitent ne pas répondre et qu'ils sont gênés. L'audience, d'ailleurs, commence à me sembler incertaine. Le colonel X..., un officier japonais, est la veille venu me voir, intrigué par le fait que, Français, je sois descendu au consulat britannique, et m'a demandé si mon « titre » était celui de reporter. Je sais que le parti militaire nippon souvent en désaccord, en Mandchourie, avec le parti civil, redoute et méprise l'indiscrete engeance des reporters et a l'horreur des journalistes.

J'ai répondu que j'étais à l'occasion journaliste et ajouté, en appuyant sur le mot, que j'en revendiquais l'honneur. Là-dessus, le colonel a ri, lui aussi, et courtoisement a pris congé.

Au reste, je n'ignore pas que le dernier journaliste reçu par Sa Majesté était un Américain et que l'on est encore sous le coup de son reportage.

À tout hasard, devant le rire des convives, je prends le parti de rire aussi. À ce moment précis, un secrétaire survient, murmure quelques mots à l'oreille du consul.

— Excusez-moi, nous dit-il en se levant, l'on m'attend au téléphone. C'est de Hsin-King, précisément.

Un malaise plane dont je me sens responsable. Au bout de quelques minutes, le consul rentre, dit rapidement une phrase à ses invités et l'atmosphère brusquement s'éclaircit : on ne rit plus, on sourit.

Le dragon blessé

— Sa Majesté vous attend après-demain matin, dit le consul, et vous retiendra sans doute à déjeuner. J'aurai l'honneur de vous accompagner moi-même à la gare et votre appartement est retenu à l'hôtel.

À l'heure actuelle, je me demande encore ce qui s'est passé !

HSIN-KING

@

La nouvelle cité impériale

En proie à mes valises et en butte aux porteurs, je n'entends pas très exactement ce que me disent deux messieurs qui, obligeamment, m'accueillent sur le quai de Hsin-King. L'un, en se présentant, m'a appris qu'il est le conseiller de l'ambassade du Japon, l'autre qu'il est Chinois et l'un des chambellans de l'empereur. Tous deux s'expriment dans un français excellent. Une fois mes bagages en mains sûres, je ne me rappelle plus lequel est le Japonais et lequel est le Chinois !

— Le Japonais, pensais-je, doit être le plus petit, celui qui n'a pas de moustaches et qui porte des lunettes.

Je l'appelle donc Monsieur le conseiller et l'autre Monsieur le chambellan. Je me trompe : c'est le grand qui est le conseiller japonais et le petit qui est le chambellan chinois ! Cette méprise, que je n'aurais pas commise un mois plus tard, après mon séjour au Japon, est en somme excusable. Le chambellan est de Canton et les Chinois des ports du Sud se rapprochent du type japonais classique, — ils ont d'ailleurs une commune origine.

Néanmoins, mon erreur me rend d'autant plus confus que Chinois comme Japonais n'aiment point qu'on les confonde. J'en avais eu la preuve en 1915, alors qu'en permission à Paris et en compagnie d'un ami, sous-lieutenant comme moi, je passais devant un immeuble que mon compagnon me désigna comme étant la légation de Chine.

— Tu te trompes, lui dis-je, c'est l'ambassade du Japon.

— Qu'est-ce que tu paries ?

Et comme précisément un monsieur asiatique sortait de l'immeuble, mon camarade, l'abordant avec une familiarité un peu cavalière, lui dit :

— Mon ami et moi venons de faire un pari. C'est bien ici la légation de Chine et vous êtes Chinois ?

Le dragon blessé

L'asiatique ainsi interpellé sourit et répondit :

— Non, monsieur, je suis Japonais, c'est-à-dire un de vos alliés.

Et devant la mine déconfite du lieutenant, il ajouta :

— Ne vous excusez pas, c'est tout naturel. Moi-même, en temps de paix, il m'arrivait de confondre les Allemands et les Français !

Cette petite leçon cinglante me revient à l'esprit, mais ces messieurs, s'ils sont choqués, n'en laissent rien paraître. Le chambellan prend congé en me donnant rendez-vous pour le lendemain matin de bonne heure, non sans m'avoir demandé si, en vue de l'audience, je me suis muni d'une jaquette et d'un chapeau haut de forme.

M. Z..., le conseiller japonais, qui me mène à l'hôtel, me demande si j'ai dîné. Je lui réponds que n'ayant rien pris depuis le matin j'ai grand'faim et que l'on m'a recommandé un restaurant russe dont je lui indique le nom.

— Je pensais vous emmener dans un autre restaurant, me dit-il, mais puisque votre choix est fait j'y souscris avec empressement. Il va de soi que vous êtes mon hôte.

Je ne connaissais pas la discrétion et l'étendue de la politesse japonaise. Mieux renseigné, j'eusse aussitôt modifié mes plans. J'ai encore l'âme simple d'un « barbare d'Europe ».

La nuit n'est pas montée. Je contemple avec un intérêt amusé la ville que maintenant l'auto traverse. Rien n'est plus curieux, en effet, après avoir constaté la manière dont les Chinois conçoivent une capitale, que de voir comment à leur tour la conçoivent les Japonais. Hsin-King affairé, sillonné d'autos, tout sonore d'enclumes, est moins une ville qu'un chantier. Pour peu que, l'ayant visitée la veille, on s'y promène le lendemain, on a l'impression qu'elle a poussé pendant la nuit. Ici, pas d'édifices symboliques, d'avenues somptueuses et qui ne mènent nulle part, pas de piscine abstraite. Tous les projets sont concrets ; les plans sont à peine établis que déjà ils se réalisent.

Le dragon blessé

Les avenues, au fur et à mesure qu'elles s'allongent, se bordent de magasins, d'usines, de banques. Dans un prodigieux bâtiment que je devais visiter le lendemain et qui s'élève à l'endroit où, voici deux mois, puait un marécage, une légion d'architectes et de commis travaille à l'élargissement et à la construction de la ville. Les ministres de Hsin-King ne sont point des poètes et ne songent pas à la beauté. Ils n'y songent même pas assez pour mon goût, mais mon odorat et mon sens de l'hygiène y trouvent leur compte. La première chose à quoi pensent les Japonais qui édifient une ville, c'est aux égouts : c'est là un souci qui n'a jamais assombri l'âme chinoise !

— Voici votre restaurant russe, me dit M. Z...

Nous pénétrons dans une salle enfumée où un gramophone éraillé joue un tango tandis qu'un couple danse, une joue fardée contre une barbe pas faite. Une femme en cheveux, les coudes sur une nappe maculée, boit un whisky en fumant un cigare. À une table voisine des convives débraillés réclament un champagne plus sec. Cela sent le parfum, la friture, la sueur et le tabac. On m'avait dit à Moukden :

— L'endroit ne paie pas de mine, mais c'est là que vous mangerez le mieux.

— Allons-nous en, dis-je à mon compagnon. Je ne connais pas votre restaurant, mais à l'avance je le préfère.

— C'est à cinq minutes d'ici, me renseigne-t-il.

Nous sortons du quartier européen et mon étonnement est si brusque que je retiens un cri de surprise : nous sommes soudain en plein Japon. La rue s'allonge dans une féerie de lumières et de couleurs. La gaieté en est due à des milliers de lanternes de papier qui, dans la brise moite, agitent leurs ballons polychromes. Des femmes en kimono, plus menues sous leurs sombres coiffures étagées, et des Japonais en robe animent la rue costumée.

Deux servantes, en voyant M. Z... qu'elles semblaient attendre, se prosternent et enlèvent nos chaussures. Mon compagnon, faisant glisser une cloison de papier, me fait entrer dans une salle tendue

Le dragon blessé

d'une natte blonde et où trois Japonais, assis sur leurs jambes repliées, bavardent devant des assiettes vides.

— En apprenant votre venue, je m'étais permis d'organiser ce petit dîner, me dit M. Z... en faisant les présentations. J'avais également convoqué des danseuses et des chanteuses, pensant que cela vous distrairait.

Ainsi, il ne m'aurait pas prévenu ! J'eusse trouvé à mon goût le restaurant russe que pas une allusion à ce dîner préparé et d'ailleurs fort coûteux n'eût été faite par mon hôte ! Je serais reparti de Hsin-King sans même avoir discerné sur son visage l'ombre d'une contrariété ! Ce jour-là, j'ai compris avec admiration ce qu'est la politesse japonaise.

Le lendemain matin à dix heures, le chambellan vient me chercher. J'ai revêtu pour l'audience une jaquette, emprisonné mon cou dans un col dur et, par cette chaleur barbare, j'arbore un chapeau haut de forme. Je songe à la douche que j'ai prise au réveil et à mon casque colonial comme à des bonheurs perdus.

— Ne vous attendez pas, me dit mon compagnon, à voir un beau palais. L'empereur est logé bien modestement. C'est une demeure toute temporaire.

— Sa Majesté y est installée depuis combien de temps ?

Le chambellan soupire :

— Depuis sept ans. Un palais plus décent est prévu, dont l'emplacement est choisi. La construction n'est pas commencée.

J'ai envie de demander pourquoi, je n'ose pas. En effet, le palais est le seul plan de Hsin-King qui n'ait pas reçu une exécution immédiate. Peut-être les Japonais, qui tiennent ici tous les leviers de commande, jugent-ils qu'il y a plus pressé. Peut-être songent-ils qu'à Pékin les palais violets attendent leur empereur. Le Mandchoukuo, que les Nippons contrôlent, n'est qu'un morceau de la Chine du Nord ; il serait tentant de la contrôler toute entière.

Le dragon blessé

D'ailleurs, l'ambassade du Japon, où me reçoit à présent l'ambassadeur, semble elle aussi provisoire. Ses bâtiments hâtifs comme des pavillons d'exposition et le maigre jardin offrent quelque chose de transitoire.

— J'espère, me dit l'ambassadeur, que vous voudrez bien déjeuner ici après l'audience. Sa Majesté voulait vous inviter à dîner. Sachant que vous deviez être à Dairen demain matin, j'ai pris sur moi de vous excuser. L'impératrice est souffrante et Sa Majesté déjeune avec elle. Rassurez-vous, continua-t-il en souriant, nous sommes campés mais mon cuisinier n'est pas mauvais. Une ambassade plus décente a d'ailleurs été prévue, son emplacement est choisi mais la construction n'est pas commencée.

Les mêmes phrases que pour le palais ! L'ambassade aussi attend. Quoi ? Que le Mandchukuo soit reconnu ? Il est certain que la présence des ambassades étrangères donnerait à la ville un mouvement et une vie élégante qui lui font défaut. Mais de pareilles préoccupations ne doivent pas ici entrer en ligne de compte. Au reste, les Japonais tiennent-ils tant que cela à ce que l'on reconnaisse le Mandchukuo ? Je commence à en douter. Le dignitaire chinois semblait y tenir davantage. L'occupation est un fait et même, en dépit de Genève, un fait acquis. Les diplomates anglais, français, allemands, américains, ne feraient que gêner l'expansion japonaise. Il s'en faut que le Jehol soit complètement colonisé.

Au fait, quel sens a l'attitude de Genève dans la question du Mandchukuo ? Vingt-huit millions de Chinois ont de fait reconnu l'empire. La Société des Nations, depuis le rapport de lord Lytton, s'obstine et boude. Ce rapport a été rédigé en pleine crise et même en pleine guerre. Je crois que si ce rapport avait été rédigé aujourd'hui, ses conclusions seraient différentes.

Je suis curieux de connaître à ce sujet la pensée de l'empereur.

Le dragon blessé

— Il est temps de nous rendre au palais, me dit le chambellan.

Dans l'auto qui traverse la ville, mon compagnon me demande des nouvelles de Pékin. Il y a vécu longtemps et en a la nostalgie. Il connaît aussi Paris et Cannes où il a séjourné. Il a habité Genève lorsqu'il était à la Société des Nations, mais c'est à Canton qu'il a vécu son enfance. Je le sens malheureux d'être ici.

— Je ne retourne plus guère à Pékin, me dit-il et surtout pas dans le Sud. On m'y reprocherait d'être un traître. C'est absurde. Ma famille, depuis deux siècles, a servi la dynastie mandchoue. En suivant l'empereur ici, je n'ai fait que mon devoir, obéi à mes traditions ancestrales. Et l'on ne me reproche pas que d'être impérialiste : on m'accuse de pactiser avec les Japonais. Mais nous avons besoin d'eux : sans leur assistance et leur exemple, les Chinois seraient incapables de rien reconstruire. Parle-t-on beaucoup de l'empereur à Pékin ? Y comprend-on que la Chine n'a d'autre salut que l'empire ?

Je lui réponds qu'une grande partie de Pékin est demeurée impérialiste et que je suis de ceux qui croient au retour de la monarchie. Il soupire, sourit et se tait.

Kan-Teh

Nous arrivons au « palais ». C'est une succession de petites maisons bourgeoises séparées par des cours sans verdure et que gardent des soldats chinois. Leur officier nous demande nos cartes, — on commence toujours au Japon par vous demander votre carte, et bien que l'entourage de l'empereur soit mandchou ou chinois, nous sommes un peu au Japon.

— C'est là que j'habite, me dit un peu gêné mon aimable guide.

Le dragon blessé

C'est un rouge petit pavillon, d'aspect humble. Du linge étendu sèche sur une corde.

Dans un salon d'attente du « palais central », un salon meublé à l'europpéenne, un triste salon de dentiste, un vieux gentilhomme nous reçoit. C'est toute l'ancienne Chine. Il est vêtu d'une robe de soie pâle et s'évente d'une longue main fine et lasse. Lui aussi s'informe de ce qu'à Pékin l'on dit de l'empereur. Ma réponse éclaire son beau visage d'ivoire.

— Il faudra répéter à Sa Majesté ce que vous venez de me dire. Nous avons tous besoin de courage.

Un officier paraît. C'est l'heure.

En compagnie du chef du protocole, je pénètre dans un cabinet de travail très simple où un jeune homme en veston écrit assis à un bureau, à côté d'un vieux Chinois en robe, la réplique au physique du gentilhomme que je viens de quitter. Tous deux à notre entrée se lèvent et le jeune homme, en souriant, me tend la main. C'est l'empereur. Je reconnais son juvénile visage osseux et ce regard doux et profond qu'encadrent de grosses lunettes. Un stylo dépasse la poche de son veston. Un instant plus tôt, penché sur sa table, il m'avait évoqué un de ces étudiants appliqués que j'avais vus à Pékin dans la salle des recherches de la bibliothèque Rockfeller.

Bien que Kan-Teh s'exprime parfaitement en anglais, je savais que nous causerions à travers un interprète.

— L'empereur, m'avait-on dit, craint de commettre des fautes en parlant.

Au lieu d'un interprète, j'en ai deux. Aussi, le premier chambellan me demande-t-il dans quelle langue je désire m'entretenir. Lui-même ne parle que l'anglais, le chef du protocole s'exprime dans les deux langues. J'opte pour l'anglais, me doutant que l'empereur doive le souhaiter.

Tout de suite ce qui me frappe c'est sa simplicité et aussi, dans ce cadre modeste, cette dignité à quoi je m'attendais. Je me souvenais, en

Le dragon blessé

effet, d'une anecdote qui remonte à 1917 et que m'avait racontée M. Léger, à cette époque à Pékin, Chang-Hshung, un ancien palefrenier des écuries impériales devenu par l'un de ces romanesques avatars si fréquents dans les annales des guerres civiles chinoises, général, et qui dans une province commandait à trente mille hommes, avait marché sur Pékin. Il y avait défait après un combat facile un détachement de troupes républicaines et avait occupé la Cité interdite. Pu-Yi, que l'on appelait à ce moment Hsuan-Tung, bien que détrôné habitait encore son palais. Il occupait même, dans la cité impériale, un palais voisin de celui du président de la République, ce qui offre une saveur toute chinoise. Il avait alors onze ans. Le général ne laissa dans Pékin que cinq mille hommes. Le gros de ses soldats, qui portaient tous la natte et dont il disait lui-même qu'ils étaient des bandits, campèrent en dehors de la ville.

Chang-Hshung était un soudard, mais qui aimait l'empire. Aussi son premier soin fut-il de remettre le petit prince sur le trône. Élevé dans la ville violette et au courant de ses traditions, le général fit rechercher quelques soies jaunes, en drapa l'enfant, l'assit sur l'antique trône de ses ancêtres et, dans la grande salle noire, rouge et or éclairée par des torches et où le dragon impérial tordait ses écailles au plafond, se mit à dicter ses ordonnances. Au fur et à mesure que ses officiers entraient, il leur criait : « Koto ! » ce qui veut dire prosternation ; aussitôt, devant le trône ils se couchaient à plat ventre. Seul, le général ne s'était point prosterné.

Tiré brusquement de sa retraite, vêtu et couronné à la hâte, l'enfant pendant plus d'une heure n'avait rien dit. Il y avait des années qu'il ne régnait plus et que son précepteur, Johnson, sur l'ordre de la république, ne lui parlait jamais de la gloire et de la splendeur de ses aïeux. Mais le soudard, qui venait cependant de lui rendre son prestige d'empereur, révoltait peu à peu en lui par ses manières cavalières et son autorité brutale un orgueil atavique. Et comme le général, tout en dictant, passait et repassait devant le trône, l'enfant soudain étendit un bras et d'une voix puérile mais assurée cria : « Koto ! ». Le guerrier

Le dragon blessé

vainqueur, qui tenait Pékin et l'empereur dans sa main, eut un sursaut de colère.

— Koto ! répéta impérieusement l'enfant.

Et Chang-Hshung, vaincu par cette majesté enfantine, se prosterna.

Je regarde avec un ardent intérêt ce prince qui, à l'aurore de sa vie, a trois fois perdu et retrouvé une couronne, qui a vu crouler dans sa ville millénaire l'une des plus vieilles civilisations de la terre et qui à présent, dans sa capitale en chantier, règne sur le plus récent des empires. Ainsi vêtu à l'européenne et assis à sa table de travail, c'est sur fresque qu'il m'apparaît, ou plutôt sur film, un prodigieux film d'aventures, crépitant d'émeutes, grondant de batailles, traversé par des fuites et des poursuites en auto, ayant pour acteurs des bandits et des courtisans, des ministres et des eunuques, et pour cadre des jardins mystérieux, des temples, des trônes et cet humble palais...

Je me demande de quel cœur il a subi tant de grandeur et de désastres, et surtout comment un destin aussi précocement bouleversé et tragique a trempé son âme. Les bolchevistes de Canton, les républicains de Nankin et de Pékin m'ont haineusement présenté l'empereur comme un dégénéré, voire un *minus habens*, mais des hommes que je tiens en haute estime m'ont parlé de lui avec admiration et respect : à peine ai-je échangé avec Kan-Teh quelques propos que ma religion est éclairée.

Je trouve un homme que l'expérience et la douleur ont mûri. Il me tend maintenant une cigarette avec un sourire qui le rajeunit encore mais qui n'atténue pas la gravité de ses yeux. Mesuré, réfléchi, il est averti non seulement de ce qui se passe dans ses anciens États, mais encore des événements d'Europe et de France car, par une bonne grâce qui me touche, c'est de la France qu'il me parle tout d'abord, heureux de m'entendre dire que la situation y est moins tendue et qu'une guerre nouvelle, que beaucoup avaient appréhendée, semble pour l'instant évitée. Avec une anxiété qui me va d'autant plus au cœur que j'ai été à même d'apprécier l'incurie républicaine, il me demande des nouvelles

Le dragon blessé

des monuments et des temples de Pékin, et lorsque je ne lui farde pas la vérité son visage s'altère.

Comme je lui parle du livre de Johnson qui relate la jeunesse de l'empereur et les fastes de l'ancienne cour, il me répond qu'il répudie les erreurs de celle-ci, déplore l'influence qu'avaient su prendre les eunuques « dont l'influence a fait tant de mal à mon pays et à ma famille ».

— Si jamais, me dit-il, il m'était donné de revenir à Pékin, mon premier soin serait de renverser la muraille qui sépare l'empereur de ses sujets. Ce ne serait pas seulement un nouveau règne, mais un nouvel ordre social.

Je lui affirme que beaucoup s'en rendent compte, espèrent en sa venue et très sincèrement d'ailleurs, j'ajoute que si jamais je reviens en Chine c'est probablement dans la cité violette que j'aurai l'honneur de le revoir.

Lorsque nous parlons de la Mandchourie, c'est lui qui trouve des excuses à lord Lytton.

— Les circonstances ont bien changé, me dit-il. Paris et Londres sont loin de Pékin, mais Genève est bien plus loin encore. Je vous demande de dire à vos amis de Paris ce que vous pensez de la situation actuelle. C'est une folie de ne pas reconnaître le Mandchukuo. C'est l'intérêt même des Mandchous et des Chinois du Nord, Genève ne semble pas l'avoir compris. L'autorité que le Japon possède ici et que l'on semble redouter serait tempérée par une reconnaissance officielle. Tôt ou tard, d'ailleurs, on s'inclinera devant le fait : pourquoi attendre d'y être contraint ? Savez-vous ce qu'en pense le quai d'Orsay ?

Je réponds qu'à ma connaissance son opinion a singulièrement évolué, mais la France n'est pas seule.

Je n'ai pas à apprendre à l'empereur ce que nos écrivains ou nos journalistes ont écrit sur la Mandchourie. Il a lu leurs livres ou leurs

Le dragon blessé

articles. Comme je lui parle de nos missionnaires, il s'exprime sur eux en termes admiratifs.

— Mes ancêtres, me dit-il, les ont toujours protégés et, vous le savez, ont même fait mieux. L'essentiel, pour un peuple c'est de croire en quelque chose. Bien que profondément attaché à la religion de mes aïeux, je ne conçois pas l'intolérance. La seule chose que je ne puisse admettre, c'est le manque de foi.

L'empereur a la bonté de me dire son regret de me voir quitter Hsin-King le soir même et me demande s'il peut faire quelque chose pour moi. Comme je lui répons qu'en souvenir de sa personne il me serait agréable d'avoir sa photographie, un secrétaire m'en apporte plusieurs. J'hésite à faire mon choix, ce qui l'amuse ; enfin, décidé, je lui tends une photo.

— J'espère, dis-je, que l'empereur me fera l'honneur de la signer ?

Le chambellan et le chef du protocole se regardent, interdits et l'empereur hésite. J'ai su depuis que la signature est une grande faveur dont Sa Majesté n'est pas prodigue. Mais ce n'est point ce qui rend l'empereur indécis : il n'aime pas la photo que je lui ai désignée et en choisit une plus grande. Debout à côté de lui, je le regarde dessiner d'une écriture de ballet les graves et fantasques lettres chinoises dont chacune m'apparaît comme un petit chef-d'œuvre énigmatique.

Dans ce salon fané et neuf, penché sur sa table, le pinceau à la main, encadré de ses deux vieux dignitaires fidèles, il semble le symbole même de l'exil. Je vois derrière la fenêtre, parmi les humbles bâtiments, aller et venir sa maigre garde de soldats. Dans cette ville moderne, pressée, fiévreuse, où chaque heure voit naître une construction nouvelle, il représente le plus ancien, le plus immuable des mondes, mais ce monde, lui aussi, est changé. Je pense que l'impératrice douairière, T'zu-Hsi, doit se retourner dans sa tombe s'il lui est donné de voir l'héritier qu'elle s'est choisi tenir ainsi ses

Le dragon blessé

audiences sans le moindre appareil, dans un salon dont elle n'eût point voulu pour la dernière de ses esclaves, lui qui jadis était si sacré que sa vue même était interdite à ses sujets et qu'aux yeux des courtisans prosternés dans les cours de marbre rien ne révélait sa présence auguste qu'un lourd rideau hermétique derrière lequel s'élevait solitaire, dans sa splendeur noire et pourpre, le trône divin des Fils du Ciel.

@